ONZIÈME ANNÉE. — N° 256 1er SEPTEMBRE 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

*L'Assemblée générale des actionnaires de l'*Echo du Merveilleux *a décidé, dans sa séance du 21 août, de fixer, pour l'année 1906-1907, à* six francs *le dividende des actions et à* un franc trente centimes *celui des parts bénéficiaires.*

Ces dividendes sont mis en paiement au siège de la Société, 28, rue Bergère, en échange du troisième coupon.

*L'Administration de l'*Echo du Merveilleux *se charge de faire les envois par la poste.*

LE MIRACLE MODERNE [1]

(*Fin*)

Le surnaturel, M. Jules Bois le remplace par le surhumain. L'unique thaumaturge, c'est nous-même. Nous avons tous en nous le miracle en puissance. Il s'agit seulement de le réaliser — et, pour y parvenir, de nous surmonter, de nous dépasser, comme aurait dit Nietzche.

L'étude des faits psychiques prouve qu'il existe en nous des forces, des notions, des états d'âme inexploités. C'est cette réserve, constituée par nos atavismes, qu'il dépend de nous de mettre en œuvre. Comment? Par la volonté.

M. Jules Bois cite de nombreux cas où, en effet, la volonté, bien dirigée, a fait des merveilles.

Il décrit comment, par exemple, le docteur Bertillon s'y prend pour guérir des ivrognes ou des kleptomanes.

A l'état de veille, ces malheureux n'écouteraient aucun raisonnement. Leur *moi* normal est sans résistance en face des suggestions du vice. On les endort. A l'appel de l'hypnotiseur surgit alors, en quelque sorte, de leur subconscient, des états d'âme anciens, ancestraux, non contaminés. Ils viennent enrichir et renforcer le *moi* normal. Un homme nouveau se constitue ainsi peu à peu. Finalement l'ivrogne ou le kleptomane disparait. Et cela est vrai. De véritables guérisons ont été obtenues ainsi, non seulement en France, mais en Amérique, par de subtils praticiens, M. Patterson et M. Henry Wood, que M. Jules Bois appelle des « professeurs de volonté ».

Mais qu'est-ce que cela prouve?

Quel rapport y a-t-il entre l'ivrognerie ou la kleptomanie, maladies purement psychiques, avec le phénomène physique d'une maison hantée ou la guérison matérielle d'une jambe cassée?

N'importe! Ces cas de guérison, et quelques autres du même genre, suffisent à M. Jules Bois, et il construit toute une théorie, que dis-je, toute une morale, sur cette puissance de la volonté.

Un peu plus, M. Jules Bois s'écrierait : « Il n'y a qu'à le vouloir, et nous serons des dieux! »

⁂

Mais cet espoir à peine formulé, M. Jules Bois a comme un scrupule. Et c'est à cet endroit de son ouvrage qu'il nous met en cause en ces termes :

« Ce n'est point que je nie au miracle moderne, comme à toute chose d'ailleurs, une cause métaphysique; mais je n'ai pas ici à m'en préoccuper. Ce qu'il importe de préciser, c'est le mécanisme du phénomène qui est *intérieur* et non *extérieur*. Cette constatation ne saurait être repoussée par le chef très averti du *Catholicisme Expérimental*,

(1) Voir les numéros des 1er et 15 août.

M. Gaston Mery, directeur de l'*Echo du Merveilleux.* »

Certes non, je ne repousse point cette constatation. Mais il faut distinguer.

Je crois, très volontiers, que le miracle est souvent purement intérieur. Les visions de sainte Thérèse, par exemple, sont des miracles de ce genre. Mais, de ce fait que, dans certains cas, le mécanisme du phénomène est purement subjectif, je n'en conclus pas, comme M. Jules Bois, qu'il l'est dans tous les cas.

Prenons le cas de Lourdes. J'accorde que les visions de Bernadette constituent un fait purement subjectif. Mais comment en pourrais-je dire autant de cet autre fait, par exemple, le jaillissement de la source ?

Ici, encore, nous surprenons le côté systématique de la thèse de M. Jules Bois, son besoin d'unifier tous les phénomènes ; mais le scrupule qu'il manifeste est louable. Il voudrait évidemment sans trop oser le dire, concilier sa thèse avec la doctrine de l'Eglise.

Je crois, très sincèrement, que M. Jules Bois se leurre. Il m'apparaît, quant à moi, que la façon dont il envisage les faits métapsychiques est absolument incompatible avec les enseignements du catholicisme.

⁂

Il ne m'appartient pas, au reste, de lui en faire la démonstration au point de vue du dogme. Je laisserai ce soin à l'un des éminents théologiens qui veulent bien nous honorer de leurs conseils et de leurs communications.

Mais puisque M. Jules Bois a mis en cause le Catholicisme Expérimental, je me permettrai de confronter ses conclusions avec les nôtres.

Le Catholicisme Expérimental, tel que nous l'entendons, n'est point du tout, comme semble le croire M. Jules Bois, une théorie *à priori*, un concept religieux, dont nous cherchons la démonstration dans les phénomènes. Nous ne partons pas du dogme, de la révélation, dans l'intention de rechercher si la réalité s'y ajuste. Nous sommes censés ignorer la révélation et le dogme. Nous ne voulons connaître que les faits. Le point de départ de nos recherches, c'est la table rase. Le principe de notre méthode, c'est l'impartialité absolue.

Or, qu'est-il arrivé ? Il est arrivé qu'en appliquant cette méthode, depuis douze ans, à l'observation et à l'étude des phénomènes métapsychiques, nous en avons dégagé un certain nombre de notions, dont l'ensemble forme, si vous voulez, une sorte de système, auquel provisoirement nous nous tenons, puisqu'il explique, sans déchet, tous les faits jusqu'à présent constatés.

Ce système, cette hypothèse explicative nous l'avons, maintes fois, formulée. On peut la résumer en ces quelques brèves propositions.

Le corps humain, et, d'une façon générale, tout organisme vivant, est la source d'une énergie spéciale, simple modalité sans doute de l'énergie universelle. Cette énergie spéciale, certains êtres ont, plus que d'autres, le don de la produire ou de l'extérioriser. La présence de ces êtres, appelés médiums, mais à qui le nom de dynamogènes conviendrait mieux, est indispensable à la formation des phénomènes, dits métapsychiques.

Ces phénomènes sont de deux sortes : incohérents ou intelligents.

Incohérents, on peut admettre qu'ils sont une manifestation de la force livrée à elle-même : tels les coups frappés, les bris ou les déplacements d'objets.

Intelligents, il faut admettre qu'une volonté les dirige.

Cette volonté, ce peut être la volonté du médium lui-même (tels les bruits rythmés ou les coups cadencés des dictées typtologiques) ; ce peut être la volonté des témoins de l'expérience (telles les dictées typtologiques, quand ces dictées dépassent les connaissances du médium, mais non pas celles des personnes présentes) ; ce peut être une influence extra-humaine (telles les communications médianimiques mentionnant des faits inconnus du médium ou des assistants ; telles aussi les visions télépathiques se référant à des événements ignorés du sujet ; telles enfin certaines guérisons miraculeuses).

Cette influence extra-humaine n'a pas toujours les mêmes caractères. Tantôt, elle semble n'avoir d'autre but que d'étonner, de scandaliser, de mystifier, d'éblouir : elle se joue de notre curiosité, quand elle ne se moque pas de notre crédulité ; tantôt elle nous réconforte et nous console, et récompense même les ardeurs de notre foi en apaisant nos maux physiques.

Cette double influence ne peut avoir une source unique. Le mensonge ne peut avoir la même source que la vérité.

Il se trouve que cette conclusion est précisément conforme aux doctrines de l'Eglise, qui enseigne qu'il y a de bons et de mauvais esprits, et qui donne d'eux des définitions qui correspondent exactement aux caractères des diverses entités qui se manifestent dans les phénomènes métapsychiques...

C'est dans ce sens que, sans en avoir l'idée préconçue, sans le vouloir pour ainsi dire, nous avons fait du Catholicisme Expérimental.

⁂

On voit ainsi ce qui surtout nous sépare de M. Jules Bois.

Pour nous, les phénomènes sont dus à deux éléments : un élément amorphe, en quelque sorte passif, la force émanée du médium, et un élément actif, la volonté directrice, que cette volonté provienne du médium, d'un assistant ou d'une personnalité *extra* ou *supra* humaine. Autrement dit, pour nous, dans le fait métapsychique, la force médianimique est aussi distincte de l'intelligence qui la dirige que, dans le fait télégraphique, par exemple, l'électricité produite par la pile peut l'être de la volonté du télégraphiste.

Pour M. Jules Bois, au contraire, ces deux éléments sont confondus et tous deux, dans tous les cas, émanent du médium, — de son moi normal ou de son tréfonds ancestral. L'Au-Delà n'est rien; nous sommes tout. Du moins nous avons en nous la toute-puissance latente. Il s'agissait seulement de le savoir. Maintenant, on le sait et, grâce à cette mine, encore inexploitée, du subconscient, nous allons tous enrichir notre personnalité, constituer bientôt une « humanité supérieure ».

Et voilà, au fond, où aboutit le monisme de M. Jules Bois : à une philosophie de l'orgueil.

Nier l'Au-delà, même avec beaucoup de talent, ne pouvait guère mener ailleurs.

GASTON MERY.

M. Jules Bois nous adresse, en réponse aux premiers articles de notre Directeur, une très intéressante lettre que nous publierons dans notre prochain numéro.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *Au pays des Amulettes.*

Avant que le canon français eût tonné sur la côte marocaine, l'Europe regardait vers la « Terre du Matin calme », qu'écrase définitivement la botte japonaise.

C'est la fin du règne des Dragons en Corée.

Le monarque qu'on vient si lestement de faire abdiquer appartient à la plus illustre dynastie du monde, sans nul doute, puisque son fondateur descendit tout droit du ciel.

La favorite d'un roi de Chine se promenait un jour, avant même le temps où commencèrent de fleurir les pêchers sur le bord d'un fleuve. Tout à coup, elle vit s'élever devant elle une colonne de fumée qui prit la forme d'un œuf immense et d'où sortit un bel enfant souriant. La favorite, enchantée, prit l'enfant par la main et le conduisit devant le roi.

Mais le roi fronça son sourcil redoutable à la vue de ce bébé dont il savait bien n'être pas le père. Il écouta avec un sourire de mépris l'histoire de la colonne de fumée en forme d'œuf, et, pour toute réponse, appelant ses porte-glaives, fit mettre à mort sa favorite innocente. Ce qui prouve bien que la cruauté des hommes a précédé la malice des femmes, en des temps fabuleux.

Quant à l'enfant, il fut jeté dans les étables à porcs. Mais les porcs, bien loin de le dévorer, lui firent mille gentillesses. Le roi, apprenant ce prodige et tout émerveillé, fit apporter l'enfant dans son palais, lui donna le nom de « Lumière de l'Orient » et commanda qu'il fût élevé comme son propre fils.

Le petit garçon devint un beau jeune homme, célèbre dans tout le royaume par son adresse à l'arc. Les femmes ne se lassaient pas de l'admirer, et le roi, qui devenait de plus en plus jaloux à mesure qu'il vieillissait, le chassa de sa cour.

L'exilé se mit à parcourir le monde. Un jour, il arrive au bord du Yalou, qu'aucun pont, aucun gué ne permettait de traverser. Il banda son arc et envoya une flèche dans l'eau. Et voilà que des milliers de poissons apparurent, se serrant les uns contre les autres, de manière à former une sorte de pont. Le voyageur put ainsi traverser le fleuve à pied sec.

Sur l'autre rive, Lumière d'Orient trouva tout un peuple rempli d'admiration par ce prodige et qui le proclama roi.

Telle est l'origine de cette dynastie coréenne que le Japon traite si cavalièrement.

Les sujets de Lumière d'Orient étaient d'ailleurs d'origine divine, comme lui-même.

Les trois premiers représentants de l'humanité, Co, Pu et Yang, avaient surgi des entrailles de la montagne sacrée du Paic-Tu-San ; ils étaient remplis de sagesse et aucun mystère de la nature ne leur était caché. Ils descendirent vers la mer et virent trois grands paniers fermés qui se balançaient sur les eaux. Ces paniers contenaient trois jeunes filles, d'une merveilleuse beauté, auxquelles ils s'unirent. C'est ainsi que la Corée d'abord, puis le monde se peuplèrent.

M. Charles Granpré a publié jadis, dans la *Revue des Revues*, une étude pleine d'intérêt sur les superstitions coréennes.

Le Coréen tremble devant les forces de la nature. Les lacs sont pour lui la demeure des monstres. Les forêts abritent les serpents, qui, après avoir passé mille ans captifs dans la montagne, se changent en Dragons. Dix siècles au bord de la mer, au contraire, transforment le serpent en Phénix volant. Le plus terrible des Dragons est le Dragon jaune, qui réside dans les monts de Diamant de la province de Kangwon. Associés à ces Dragons, les esprits des montagnes et les génies souterrains hantent la Terre du Matin calme. Pour arrêter leurs invasions, on dresse à chaque passe de montagne un épouvantail formé d'un poteau grossièrement sculpté, ayant l'aspect d'un géant au visage menaçant. En même temps, à tous les carrefours, s'élèvent des sanctuaires où chaque passant dépose son tribut aux fétiches protecteurs.

C'est la terre bénie de sorciers, et ces astucieux personnages, se passant de père en fils leurs secrets et leur prestige, ont fini par former une caste toute puissante. Quel que soit le coup du sort, maladie, perte d'argent, déception quelconque, le Coréen court chez le sorcier, demander amulette, fétiche, incantation ou exorcisme. Ou encore, le grand remède, l'homme de paille.

Comme les esprits malins sont un peu bénêts, on peut les prendre au piège de la façon suivante : le sorcier fabrique une sorte de gros bouchon de paille ayant vaguement forme humaine. Les esprits prennent cet homme de paille pour un homme vivant et vont s'y loger. Alors le Coréen n'a plus qu'à se débarrasser de son homme de paille avant que les esprits aient reconnu leur erreur. Il met, par exemple, ostensiblement dans la paille quelques pièces de monnaie, et donne le mannequin au mendiant qui passe. Celui-ci cligne de l'œil, mais emporte l'objet maléficié, se promettant de le repasser à un plus besoigneux que lui.

Le sorcier coréen est le grand négociateur des mariages. Aussi menace-t-il des vengeances surnaturelles les jeunes gens et jeunes filles qui tardent trop à entrer en ménage. Si la jeune Coréenne meurt dans le célibat, le sorcier fait croire que l'enterrer dans le cimetière de la famille serait troubler le repos des ancêtres. On creuse un trou au bord d'une route et on l'y enfouit ; châtiment effrayant, les pieds des passant foulant sa dépouille et la faisant descendre de plus en plus sous la terre, avec les noirs esprits.

Les esprits du sol se cachent sous chaque motte de terre ; et l'on ne pourrait, par exemple, remuer le sol avec une bêche qui n'aurait pas été rendue invulnérable par un exorcisme, ou bien il faudrait s'y mettre à trois, l'un enfonçant la bêche, les deux autres la retenant fortement avec des cordes, afin d'empêcher qu'elle ne disparaisse, tirée à eux par les esprits voleurs. Cette légion de lutins épie chaque geste du Coréen infortuné et profite de ses moindres distractions pour lui jouer des tours cruels. De là des précautions infinies. Rien de plus dangereux, par exemple, que de laisser tomber des débris d'ongles coupés ou des poils de barbe : il faut porter au cou un sachet où l'on renferme ongles et poils ; c'est alors un talisman, dont on ne se sépare jamais et qu'on enterre avec vous.

Le roi de Corée n'est pas à l'abri de ces mauvais tours des lutins, bien au contraire. Aussi ne sort-il de son palais que bien escorté de sorciers ; et encore, par surcroît de précautions, on fait passer devant sa chaise à porteurs une autre chaise, exactement pareille, mais vide. Les esprits aux aguets se disent : « Voici la chaise du roi ! » Et ils s'y précipitent ; les sorciers, alors, les empêchent d'en sortir...

Il est probable que le pauvre empereur de Corée, le nouveau comme l'ancien, ne trouvera pas de sorciers capables de le défendre contre les « diables » japonais !

GEORGE MALET.

Un nouveau Médium italien

Un journal de Milan, le *Corriere della Serra*, vient de découvrir un nouveau médium, M. Amédée Zuccarini, de Bologne, dont les expériences ont un grand retentissement.

Neuf séances des plus intéressantes ont eu lieu sous les auspices de notre confrère milanais, pendant lesquelles un contrôle très sévère a été exercé.

A ces séances assistaient MM. O. Murani, professeur de physique expérimentale au Polytechnique de Milan (école des ingénieurs) ; L. Patrizi, professeur de physiologie à l'Université de Modène ; Oreste Cipriani, rédacteur en chef du *Corriere ;* César Cipriani, Bianchi et Barbezini, rédacteurs au *Corriere* ;

le docteur Odorici, député au Parlement; Bonazzi, président de section au tribunal de Milan; Touta, directeur de l'Institut radio-électrothérapique de Milan.

M. le professeur Murani a rédigé, de ces séances, un compte rendu que le *Corriere della Serra* a publié. De son côté M. le professeur Patrizi a noté ses impressions que la *Lettura* de Milan a recueillies.

Or, ces deux savants ne s'étaient jamais intéressés aux recherches psychiques. Il ressort même de leurs déclarations qu'ils n'ont consenti à se déranger en l'honneur du nouveau médium que parce que l'invitation qui leur avait été adressée annonçait un spectacle peu banal. On devait voir M. Zuccarini quitter le sol et rester pendant plusieurs secondes suspendu sans aucun point d'appui. De plus, afin que le phénomène de lévitation ne puisse être expliqué par une hallucination collective, plusieurs photographies seraient prises pendant les séances.

Ces précautions, ainsi que la bonne grâce que M. Zuccarini mit à répondre à leurs questions préliminaires, décidèrent MM. Murani et Patrizi. Ils se rendirent aux séances, mais ils s'y rendirent, le premier avec « une bonne dose de scepticisme », le second « tout en gardant une incrédulité de savant officiel ». Auparavant, M. Patrizi avait minutieusement examiné M. Zuccarini dans son laboratoire.

Les séances ont eu lieu dans une pièce mesurant 4 m. 80 de longueur, 2 m. 30 de largeur et 2 m. 60 de hauteur, située au second étage du *Corriere*. Les assistants prenaient place autour d'une table ordinaire de 0 m. 80 de haut, 0 m. 40 de large et 0 m. 98 de long, pesant 7 kilos. Ils formaient la chaîne en se tenant par les mains. Le médium était placé au bout de la table, devant le cabinet construit en planches et dont la partie antérieure était couverte d'un double rideau. Deux petites lampes électriques, dont la lumière était tamisée par des globes rouges, éclairaient la salle.

Après quelques minutes d'attente le médium entrait en trance :

D'abord, un peu inquiet, écrit M. Murani, il commence à tourner son regard large et étonné comme s'il voyait quelqu'un ; puis il incline la tête sur la table et son corps est secoué à plusieurs reprises ; il grince péniblement des dents ; puis il a un mouvement rapide, énergique, pour fermer et rouvrir ses mains, comme un magnétiseur qui veut répandre du fluide autour de soi. Il se serre souvent le front ruisselant de sueur, et parfois appuie avec la main sur son occiput. Enfin, l'état de trance devient parfait : il m'a paru devoir être un état de milieu entre l'hypnotisme et le somnambulisme. Le médium trace avec un doigt, à plusieurs reprises, sur la table, en le dessinant, le mot *buio* (obscurité complète) ; il faut éteindre la lampe et se contenter, pour y voir, du filet de lumière, rouge aussi qui passe au dessous de la porte entrebâillée d'une chambre voisine.

Et les phénomènes commencent à se dérouler.

Ils ont, dit M. Murani, un caractère essentiellement physique et ne démontrent vraiment pas la présence d'esprits, d'âmes de morts ou d'autres entités supernaturelles. Celui qui y assiste éprouve de l'étonnement, c'est vrai, mais pas le moindre sentiment de frayeur.

L'étonnement qu'éprouvent les deux savants n'atténue en rien leur vigilance. Ils surveillent le médium de très près. Ils tiennent ses mains et serrent ses jambes entre les leurs, tandis que leurs pieds touchent ceux de la table. Aucune fraude n'est possible.

La table se meut. Pascal (une des deux entités qui se manifestent par l'entremise du médium) demande qu'on abaisse la table qui est inclinée d'un côté. On n'y parvient pas.

Il semble, dit M. Murani, qu'un ressort soit tendu en dessous pour l'empêcher de rester horizontale. Nous remarquâmes que, lorsqu'on appuyait sur le côté élevé du meuble pour lui donner la position horizontale, le médium gémissait comme si la pression avait été faite sur lui.

Mais voici que le médium, comme poussé par une force invisible, est soulevé. Il monte sur la table. Le phénomène de lévitation commence. Le professeur Patrizi en note ainsi les phases :

... En tenant les mains — avec les doigts repliés dans celles des deux « contrôleurs », sans toutefois y chercher un point d'appui, le médium fait longuement insister le poids du corps, incliné en avant, sur une seule jambe ; l'autre jambe, passive, repliée en un angle variable. formé de la jambe et de la cuisse, oscille librement en arrière... Dans cette phase « préplanatoire », le sujet serre fréquemment et avec une vigueur insoupçonnée nos mains, grince des dents, gémit, soupire, souffle jusqu'à ce que se produise une pause très courte de silence — on dirait une machine bruyante qui s'arrête d'un coup ; alors on voit les pieds, qui luisent à cause de la marque phosphorescente (1), gagner l'espace vers nos têtes, parfois l'un devant l'autre, parfois accouplés, tels deux énormes vers luisants, toujours agités par un fort tremblement ; et nos mains, non point appesanties, mais tirées en haut par les bras du médium, perçoivent simultanément que son corps monte.

La durée de la suspension est variable (en comptant tout bas les chiffres, elle varie de 4 à 36 unités), comme aussi la distance des pieds de la surface de la table (approximativement de 5 centimètres à un demi-mètre).

La descente est rapide, précipitée, soit qu'il retombe lourdement avec les deux pieds, droit sur la table, soit que

(1) Afin qu'aucun de ses mouvements n'échappe à leur attention, MM. Murani et Patrizi avaient, en effet, fixé à chacune des chaussures du médium une tablette phosphorescente.

s'échappant à notre étreinte, il se renverse dangereusement (comme lorsque l'éclair du magnésium le frappait tel qu'une intense décharge électrique) sur le tapis du cabinet médiumnique ; dans ce cas, sa personne, tendue par des contractures, et secouée par des soubresauts, paraissait se raccourcir avec les mains qui serraient les genoux appliqués sur le ventre, la tête renversée en arrière, les muscles du cou rigides comme des cordes. Les yeux et les dents serrés, respiration profonde et bruyante ; des plaintes à voix basse, le front mouillé de sueur ; les battements du pouls plus rapides que d'habitude (dans une séance, il monta de 102 à 120 pulsations) et faible ; la conscience intacte. Peu de temps après une de ses crises, M. Zuccarini, bien que fatigué, était encore capable d'une nouvelle élévation.

Ce spectacle a vivement étonné M. Murani qui écrit :

Le phénomène est extrêmement intéressant ; il semble qu'au moment où il se produit, le corps du médium soit affranchi des lois de la pesanteur. Comment expliquer cela ? Personne ne le saurait. Cependant nous devons admettre qu'une force agissant en sens contraire de la loi de gravité l'empêche de tomber.

On pourrait supposer que les mains des deux contrôleurs ont servi de points d'appui au médium pour se léviter ainsi ; ce doute nous est également venu à l'esprit et nous l'avons exprimé à Zuccarini, toujours entrancé. Celui-ci, pour nous prouver que notre suspicion n'était pas fondée, répéta de suite le phénomène en se lévitant à nouveau, mais, cette fois, la chaîne n'était formée que par le contact des petits doigts seulement, et il est à remarquer que le médium pèse 67 kilos.

Devant cette preuve, MM. les savants s'inclinent. Mais ils incriminent aussitôt deux tablettes placées dans l'encoignure de la fenêtre et sur lesquelles M. Zaccarini peut trouver un appui. On reconnaît que, vu leur éloignement, le médium ne peut les atteindre. Ils accusent le rideau fermant le cabinet : le médium doit faire un nœud coulant, passer sa jambe dans ce nœud et ne se maintenir dans le vide, que grâce au secours du rideau. Après examen, cette explication est reconnue inadmissible, la barre de fer supportant le rideau étant beaucoup trop faible pour supporter le poids d'un corps humain.

D'ailleurs le médium renouvelle l'expérience à distance du cabinet et les savants sont satisfaits et convaincus.

On pense bien un instant à attribuer au « saut » la réussite du phénomène. Mais on doit également abandonner cette explication.

Nous savions bien, écrit en effet M. Patrizi, et nous le rappelâmes aux membres du groupe qui n'étaient pas des biologues *ex professo*), que la concentration de notre attention dans l'attente du phénomène grandiose, aurait pu, grâce au mécanisme physiologique normal, tendre exceptionnellement les muscles de nos bras, de façon à nous faire fournir involontairement un solide levier à la supposée virtuosité gymnastique de M. Zuccarini. Nous étions donc sur le qui-vive à ce sujet, mais en vain, parce que nos mains, en coïncidence avec les lévitations du sujet, se sentaient portées plutôt en haut qu'en bas ; la pression sur elles, bien loin de s'aggraver, diminuait et disparaissait, et les bras du médium, aussi bien que ceux des deux contrôleurs, se trouvaient en état d'extension et non pas d'inflexion ; ce qui exclut qu'il s'agisse de quelque chose comme du soulèvement du corps sur les bras pointés aux parallèles ; cela prouve aussi qu'il n'y avait ni des appuis fixes, ni cette tension de membres au moyen desquels le corps se soulève. Il importe en outre de se souvenir que le poids du médium (67 kilogrammes, le 18 mars, dans le laboratoire de physiologie), qui s'est conservé presque constant à la fin de chaque expérience, n'était pas celui d'un faucon qui se poserait sur nos mains et s'en envolerait ; cette masse ne pouvait être poussée en haut sans qu'un effort considérable de l'acrobate (non pas le saut d'un instant, mais parfois de quelques dizaines de secondes) y corresponde ; ainsi qu'un contre-coup tel dans les deux contrôleurs qu'il n'aurait pas échappé à notre sensibilité tactile et musculaire, bien qu'affaiblie par de longues heures de séance et par la pénible vigilance. Il ne s'agissait donc pas d'un mouvement qu'on pût expliquer par les lois de la mécanique animale...

De ces lévitations, plusieurs photographies ont été prises) dont quelques-unes sont très réussies. L'une, par exemple, montre le médium près du plafond, replié en avant, les genoux touchant presque la poitrine.

Il est à remarquer que la vive lueur du magnésium met toujours fin au phénomène. Au moment où l'éclair illumine la pièce, le médium échappe des mains des « contrôleurs » et est précipité d'en haut, avec un grand bruit, dans le cabinet. Il ne se fait aucun mal d'ailleurs, et la séance peut continuer. Mais les phénomènes de lévitation ne se reproduisent plus de toute la soirée.

Vers la fin de la dernière séance, alors que le médium était toujours étroitement surveillé, on vit apparaître derrière lui une douzaine de points lumineux) gros comme des lucioles.

Il faut remarquer, écrit à ce sujet M. Murani, que nous les apercevions tous en même temps et au même endroit. Quelque lumière s'éteignait sans changer de place, en apparence ; une autre, au contraire, suivait une trajectoire courbe en laissant dans l'air une trace lumineuse. Le médium, pendant cet étrange phénomène, était toujours contrôlé, la dernière lumière apparut près du médium, et le rideau, imprimant à cette lumière, avec la tête, un mouvement rotatoire, lui fit décrire un cercle lumineux, dû à la persistance des images sur la rétine. M. Cipriani et moi remarquâmes une légère odeur d'ozone, la même qui se dégage du phosphore, parce que l'ozone se produit aussi dans ce cas...

On ne pensera pas, je l'espère, que les lumières aient été dues à de petits morceaux de phosphore lancés par le médium : comment aurait-il pu le faire avec les mains et les pieds parfaitement contrôlés ? Et n'aurions-nous pas vu depuis ces fragments de phosphore sur la table ou sur le parquet, puisque nous sommes encore restés dans l'obscurité pendant une vingtaine de minutes ? Ces petites masses lumineuses avaient réellement l'apparence que prend, en de certaines conditions, la décharge électrique dans les tubes vides, comme les a si bien décrites le professeur Righi.

On sait aussi que les étincelles électriques ayant lieu dans l'air produisent de l'ozone, mais de quelle manière et par quels moyens ces décharges auraient-elles pu être produites dans le cas qui nous occupe ?

Je crois que leur centre de production réside dans l'énergie physiologique et psychologique de l'être humain, et quand le médium affirme agir sous l'impulsion d'un esprit, j'estime qu'il subit tout simplement une auto-suggestion sans laquelle les forces de sa médiumnité ne se développeraient probablement pas.

Le professeur Murani déclare d'ailleurs qu'il a observé que M. Zuccarini est d'une nature extrêmement nerveuse, qu'il est sujet aux hallucinations et, de plus, somnambule. A son avis le docteur Pascal est une personnalité seconde, n'ayant pas d'existence propre en dehors du médium.

De son côté, le professeur Patrizi, qui a longuement examiné M. Zuccarini, fait les remarques suivantes :

Sa figure neurologique est probablement celle d'un hystérique; on peut même supposer qu'il soit sujet à des manifestations épileptoïdes nocturnes. Encore enfant, il a été trouvé quelquefois par sa mère, le matin, en bas du lit, enveloppé dans les couvertures, dans un coin de la chambre, d'une façon inexplicable. L'asymétrie du visage, attestée même par sa photographie, avec un développement inférieur de la moitié gauche, et associée à une différence dans la fonction visuelle des deux yeux; son gauchérisme, ou plutôt ambidextrisme ; le développement exagéré des membres supérieurs en comparaison de la taille (envergure des bras, 1 m. 71 ; hauteur du corps, 1 m. 60) ; la sensibilité dolorifique (à l'algomètre électrique) sensiblement faible... ce sont là des symboles qui semblent indiquer un ensemble peu normal; on peut y ajouter l'aveu d'hallucinations subies ; l'habitude de parler tout haut en dormant ; l'intelligence, non pas confuse, mais délicate; un pouvoir d'attention qui a de la peine à commencer et ne tarde pas à se lasser. Nettement en opposition avec ce nervosisme, qui ne peut pas porter au calme et au bonheur, un caractère de douce bonté.

Cette espèce d'expertise méticuleuse sur le médium ne nous a pas servi uniquement à établir son individualité ; elle a aussi perfectionné notre sagacité et prévoyance dans la vérification de l'attitude spéciale dont il devait nous offrir la preuve. L'une des premières objections qui s'étaient présentées à notre esprit était celle-ci : que le jeune Bolognais parvînt à son effet prodigieux au moyen d'une manœuvre gymnastique secrète, grâce à une habileté et à une force de muscles extraordinaires. La mesure qui a été faite dans le laboratoire, de la force musculaire, par des systèmes dont il n'était pas à même de deviner le but, et qui, en tout cas, auraient signalé la supercherie, servit à écarter préalablement ce soupçon ; elle révéla en M. Zuccarini, aussi bien pour les muscles des bras que pour ceux des jambes, une force inférieure à la normale.

Donc, ces deux savants, venus en sceptiques et bien décidés à découvrir les « trucs » employés par le médium, n'ont rien observé de suspect. Ils repoussent l'hypothèse spirite, mais reconnaissent de bonne foi que les phénomènes produits par M. Zuccarini sont dus à des forces inconnues et non à l'habileté d'un prestidigitateur.

GEORGES MEUNIER.

UNE MERVEILLEUSE GUÉRISON DE PIE IX

La *Revue de l'Anjou* publie, sous ce titre : *Souvenir d'Eglise*, un article dans lequel M. Mauvif de Montergon raconte les impressions d'un voyage qu'il fit à Rome en 1877. M. Mauvif de Montergon dirigeait un pèlerinage d'Angevins auquel s'était jointe une Bretonne. C'est cette dernière qui fut miraculeusement guérie par le Souverain Pontife, et c'est le passage qui a trait à sa guérison que nous extrayons de l'article de M. Mauvif de Montergon :

... J'avais été chargé de l'organisation matérielle d'une caravane d'Angevins à Rome, dont le directeur ecclésiastique était le regretté chanoine Laurent, curé-doyen de Baugé. Bien que déjà le Saint-Père manifestât une grande fatigue et que ses audiences fussent devenues rares, nous eûmes tous les deux l'insigne honneur d'être admis près de lui, seuls en sa présence, pendant quelques instants. Ils ont compté parmi les plus émouvants de ma vie.

L'auguste vieillard, assis dans un vaste fauteuil, les pieds sur un coussin de velours, nous tendait les mains, qu'à genoux, de part et d'autre de son siège, nous baisions avec respect et tendresse : sa tête blanche se penchait vers nous, avec un sourire paternel dont sa lèvre pendante accentuait encore la bonté ; à ma demande de bénédiction pour tous les miens et pour moi, il répondit en appuyant paternellement ses deux mains sur ma tête. Que lui ai-je dit ? je n'en sais plus rien ; le savais-je bien alors, et pensais-je à autre chose qu'à le regarder, le vénérer et à l'aimer ? Non sans doute, car, pour jouir de lui avoir offert quelque chose bien plus que dans l'espoir de l'intéresser, j'avais gardé sur moi, contrevenant audacieusement à l'étiquette des cours, un tout petit volume dont

j'ambitionnais de lui faire hommage. C'était un exemplaire, ne valant que par la reliure, œuvre artistique de notre maître Girard d'Angers, d'un opuscule que je venais de publier à l'occasion du pélerinage qui nous amenait aux pieds du Pape .. De retour à l'hôtel, quand je retirai mes vêtements, je fus stupéfait d'y retrouver ce premier-né des enfants de ma plume : j'avais absolument oublié de l'offrir au Saint-Père ! Et maintenant je le garde comme une relique, — comme un souvenir de Pie IX.

J'employai une partie de l'après-midi aux démarches nécessaires en vue de notre audience générale de pèlerinage. Je fus singulièrement aidé dans cette besogne par la complaisance et la bonne grâce de Monseigneur, aujourd'hui cardinal Macchi. Il me remit lui-même tous les billets individuels, soigneusement comptés et portant le nom de leur titulaire : la santé du Saint-Père exigeait les plus grands ménagements et l'audience devait être strictement consacrée à nos pèlerins ; faveur insigne assurément, car ce fut, qu'on s'en souvienne en lisant ce que je vais tout à l'heure raconter, la dernière des audiences publiques que Pie IX put accorder dans ces conditions. Ses forces déclinaient rapidement et, après quelques mois à peine, la mort allait le frapper.

Tous les détails étaient réglés : je pris congé de Mgr Macchi et retournai à l'hôtel de la Minerve pour y distribuer les précieux billets d'audience à mes pèlerins.

J'achevais de dîner, quand on vint me prévenir qu'une femme du peuple, se disant Française, mais étrangère à notre pèlerinage, désirait en entretenir le directeur, pour lui demander à prendre part le lendemain à l'audience des Angevins. On savait que je m'étais occupé des billets d'admission et on lui avait cité mon nom. J'avoue que le premier sentiment avec lequel j'accueillis cette communication fut la résolution d'échapper le plus rapidement et le plus nettement possible à une sollicitation importune et indiscrète, et mon visage trahissait peut-être cette préoccupation lorsque j'entrai dans le petit salon où la visiteuse m'attendait. Mais je fus tellement frappé au premier coup d'œil jeté sur elle que mon soupçon s'évanouit aussitôt. J'avais devant moi une pauvre femme, de taille médiocre et d'apparence chétive, paraissant avoir une quarantaine d'années, la figure épuisée et les vêtements élimés par un long usage, mais entretenus avec le soin jaloux des malheureux : le col et les manches de la robe couvraient entièrement le cou et les poignets.

A la forme de la coiffure, à celle du petit châle court, je reconnus une Bretonne. Elle se tenait debout, n'osant rompre le silence, avec un regard empreint d'une douceur et d'une humilité suppliantes qui me désarmèrent et me saisirent malgré moi. C'est avec une instinctive pitié que je l'interrogeai et voici, sans y rien changer, l'histoire extraordinaire et cependant rigoureusement vraie qui était la sienne, et qu'elle me raconta sommairement, pour justifier sa demande, avec un accent de sincérité et de modestie qui suffisait à me convaincre et ne tarda pas à m'émouvoir profondément.

Elle s'appelait Gabrielle Le Yaudet, était née à Lannion, habitait cette ville et y vivait péniblement de son modeste travail de couturière et de fileuse. Il y avait longtemps qu'une pensée était entrée dans son âme, elle ne savait pourquoi ; mais elle ne pouvait l'en chasser et se sentait obsédée de plus en plus par le même désir. Plus elle cherchait à l'écarter, plus il devenait impérieux, semblant s'imposer moins encore à son imagination qu'à sa conscience. Cette pensée, ce désir, c'était d'aller voir Pie IX. Aller voir Pie IX, à cinq cents lieues de Lannion ? Et comment le pourrait-elle, pauvre fille sans ressources et sans protecteurs ? Eh bien, puisqu'elle ne pouvait payer le voyage, elle irait à pied, en mendiant son pain, comme Benoît Labre était allé à Rome !

Ce dessein extraordinaire n'était point le rêve d'une imagination vagabonde : elle en avait fait depuis longtemps la confidence à son confesseur, sans l'avis duquel elle ne voulait pas prendre un parti décisif. Le curé de Lannion, dont elle était la pénitente, résista d'abord à une telle demande, que condamnait manifestement la prudence humaine la plus élémentaire. Gabrielle insista deux ans sans obtenir satisfaction, mais sans que diminuât l'ardeur de son désir et l'empire de l'idée qui, la dominant de plus en plus, lui semblait à cause de cela venir d'une inspiration supérieure. Enfin, son obéissance et sa foi obtinrent la récompense qu'elle ambitionnait : persuadé à la longue qu'elle cédait en quelque sorte à une vocation divine, le recteur permit que la pauvre fille se mît en route. Il y avait six mois qu'elle était partie au moment où elle nous rejoignait à Rome !

De ce long pèlerinage, ou plutôt de ce long martyre, elle ne voulut rien me dire ce jour-là, sinon que, tombée malade à Rennes, elle avait été charitablement recueillie dans une des plus chrétiennes familles de la ville, qui, à son départ, lui avait donné quelques secours et une lettre de recommandation pouvant lui devenir utile. Elle la mit sous mes yeux, avec toutes les justifications légales de son identité. La lettre était signée d'un des noms les plus honorables de Rennes et m'aurait enlevé toute incertitude, si l'accent timide et presque honteux avec lequel Gabrielle me racontait son histoire n'avait pas suffi à me convaincre de la sincérité de son récit et de la profondeur naïve de sa foi.

« O monsieur — me dit-elle — je suis arrivée à Rome de ce matin seulement. J'ai entendu dire qu'il y avait demain une audience pour votre pèlerinage : je vous en supplie au nom de la Sainte Vierge, acceptez-moi avec vous, ne m'abandonnez pas !... Car voyez-vous, ajouta-t-elle à demi-voix, je *sais bien* — et comme elle

disait ces mots, il passa dans ses yeux une lueur étrange — je sais bien que si je ne vois pas le Pape demain avec vous, je ne le verrai jamais ! » Et elle se mit à fondre en larmes. « Monsieur, répétait-elle, je vous en prie, ayez pitié de moi qui ai tant souffert pour venir jusqu'ici ! Prenez-moi avec vous ! Ne m'abandonnez pas !... » Et elle allait se jeter à mes pieds, embrasser mes genoux...

Je l'arrêtai : « Venez, lui dis-je, ému moi-même sans pouvoir le lui cacher, il ne sera pas dit que j'aurai pu tenter quelque chose pour vous et que je ne l'ai pas fait. Suivez-moi : nous avons encore devant nous près de deux heures de jour et, si je puis vous faire connaître à Mgr Macchi, j'espère réussir. »

Quelques minutes plus tard, la voiture qui nous emmenait vers le Vatican débouchait sur la place Saint-Pierre. Je fis un geste et lui montrant de la main les fenêtres si connues de l'angle du palais voisin de la basilique : « Regardez, lui dis-je, voilà les fenêtres de l'appartement de Pie IX. » Un sanglot monta à sa gorge : « Ah ! s'écria-t-elle en cherchant à tomber à genoux dans la voiture, c'est donc là que mon Pape est prisonnier ! »

Je la fis entrer à Saint-Pierre, dans le dessein de l'y retrouver plus commodément lorsque j'aurais recherché Mgr Macchi dans le Vatican. Comme nous approchions de la Confession, dans l'ombre qui commençait à envahir le monument, une silhouette se dessina. Un prêtre arrivait du côté de la sacristie, allait traverser l'église, et s'approchait de nous. J'éprouvai comme un coup au cœur en reconnaissant Mgr Macchi ! Lui-même me reconnut et me salua avec bienveillance. Il écouta avec un vif intérêt le récit sommaire que je lui fis en lui présentant la pauvre Bretonne, pâle d'émotion : « Certes, me dit-il, cette brave fille mérite bien une telle faveur ! Son histoire est si touchante que, dès ce soir, je la raconterai moi-même au Saint-Père : Ne manquez pas de l'amener avec vous et de la bien placer. La Providence vous sert à souhait : je ne rentre pas chez moi et vous ne m'y auriez pas trouvé ce soir, ni même demain matin. Mais j'ai heureusement emporté quelques formules de billets d'audience. Prenez celle-ci : vous la remplirez vous-même ; je m'en rapporte à vous. »

Je me confondis en remerciements ; quant à Gabrielle, elle était muette d'étonnement et de bonheur. Pour moi, je l'avoue, il me semble que je me sentais plus heureux d'avoir obtenu un billet d'audience générale pour cette humble fille que si j'avais reçu un billet d'audience particulière pour moi !

Nous sommes rangés, le lendemain, dans l'une des vastes salles du Vatican. Par la haute porte, pratiquée à peu près au milieu d'un grand côté du rectangle, Pie IX va tout à l'heure faire son entrée : toutes les voix se taisent, tous les cœurs battent, tous les regards sont tendus. Entre la porte et notre premier rang un large espace a été ménagé. Nous avons été fidèles à la recommandation de Mgr Macchi : Gabrielle est en avant ; ses yeux seront les premiers à apercevoir « son Pape ». Le voici ! les portes se sont ouvertes et, élevé sur sa chaise portative, le Pontife apparaît. Du premier coup, son regard a rencontré celui de l'humble Gabrielle : « Ah ! voilà ma bonne Bretonne ! » dit-il avec compassion, et sa main lui envoie une large bénédiction.

Mais déjà nos cris enthousiastes, nos applaudissements avaient éclaté et nous étions tout entiers aux deux sentiments qui nous enivraient : la joie de voir notre Père commun, l'honneur de contempler de près les traits du Vicaire de Jésus-Christ. Il passe au milieu de nos rangs, nous baisons ses mains, nous recevons ses bénédictions... Comment tenter de décrire un tel enthousiasme, et un pareil spectacle ?

Et maintenant suivez-moi de nouveau, quelques jours plus tard, à l'hôtel de la Minerve et approchons encore de ce petit salon où je rencontrais Gabrielle Le Yaudet. Deux femmes y sont assises. L'une d'elles est la mienne ; l'autre, Gabrielle elle-même. « Madame, dit la pauvre fille, monsieur votre mari et vous avez été si bons pour moi, qu'il me semble que j'ai le devoir de vous raconter maintenant toute mon histoire ; mais ne la révélez que lorsque je serai partie et qu'aucun de vous ne devra plus me revoir...

« J'étais bien malheureuse et bien affligée, allez ! J'avais depuis des années, sur tout le corps, une sorte de lèpre affreuse qui me dévorait et me faisait souffrir le martyre. Les médecins avaient appelé cela un *eczéma*, mais aucun d'entre eux ne pouvait me soulager. Je n'avais plus absolument que le visage et les mains qui ne fussent pas dévorés. Vous avez peut-être remarqué comme le col de ma robe est haut et comme les manches en sont longues... C'était pour cela, pour cacher ma honte et ma souffrance... Ah ! que j'ai souffert, en effet, pendant le voyage ! Mais, je n'y pense plus... Oh ! Madame, tenez, je vais tout vous dire ! » Et des larmes tombaient de ses yeux « Oui, il faut que je vous dise cela, à vous qui avez été si bonne pour moi ; je n'en ai encore parlé à personne, mais je vais vous le raconter, puisque sans vous et votre mari je n'aurais pas vu le Pape, il ne m'aurait pas regardée, il ne m'aurait pas parlé... Eh bien ! au moment même où il a dit, en entrant dans la salle et en m'apercevant : « Ah ! voilà ma bonne Bretonne ! » j'ai senti que j'étais guérie ! Je voulais à peine l'espérer, je me refusais à y croire ; quand je suis rentrée chez moi, je n'osais pas m'en assurer en retirant mes vêtements... Et pourtant c'était bien sûr : j'étais, je suis complètement guérie ! Je n'ai plus une trace de mon horrible mal ; toute la peau qu'il dévorait m'a paru comme neuve ; j'ai été guérie par miracle, par une seule parole de mon Pape ! »

L'humble désir de la pauvre fille a été pleinement respecté par celle dont elle avait fait la confidente de cette merveille. Ce n'est qu'au retour de notre pèlerinage que je l'ai appris à mon tour ; ce n'est que bien longtemps après qu'avec une émotion et un respect

aussi profonds qu'au premier jour j'en écris le récit avec toute l'exactitude dont ma mémoire est capable.

Pourquoi m'arrêter ici ? C'est avec les humbles que Dieu multiplie les traits de sa puissance et de sa bonté. Je serais infidèle à mon devoir de narrateur exact en ne reproduisant pas un autre trait extraordinaire de son histoire, que Gabrielle Le Yaudet raconta à son interlocutrice après lui avoir confié sa miraculeuse guérison. Je lui laisse la parole :

« Je ne puis pas vous dire, madame, combien de fois pendant mon pénible voyage 'ai cru que je ne pourrais pas l'achever. La fatigue m'accablait, souvent je mangeais à peine, mes jambes refusaient de me porter. Je m'étendais sur le bord d'une route dans un fossé. Je me disais : tu ne pourras pas aller plus loin ! Mais toujours je sentais quelque chose qui me répondait : — Non, courage ! marche encore, tu arriveras à Rome, tu verras le Pape ! — Seulement, comme je venais d'entrer, la semaine dernière, dans la grande ville de Gênes, j'ai bien vu cette fois que je n'en pouvais plus. J'avais la fièvre, je n'avais pas mangé depuis deux jours. J'étais dans une grande rue, une faiblesse m'a prise, je me suis assise dans l'angle d'une porte pour ne pas tomber. Je croyais mourir; j'ai recommandé mon âme à Dieu, je lui ai fait le sacrifice de ma vie pour qu'il délivre mon Pape, et je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi...

» J'ai été réveillée en me sentant toucher l'épaule. Il me semblait que je m'étais mise là vers deux heures du soir, et maintenant, il faisait noir, le gaz était allumé dans les rues. Celui qui m'avait touchée et se tenait devant moi était un homme âgé, enveloppé dans un grand manteau. Il portait toute sa barbe et, comme il avait la tête découverte, je m'aperçus qu'il ne lui restait qu'une couronne de cheveux et une petite mèche au-dessus du front, qui était très haut. Il avait un regard plein de bonté et la voix extrêmement douce. Il me dit, en français, : « Ma pauvre femme, si vous restez là vous allez mourir de misère. Il faut vous relever et faire un effort. Tenez, prenez cette petite somme d'argent ; voyez-vous tout près d'ici ce restaurant ! vous allez y entrer et y manger selon votre appétit, Ensuite vous demanderez le chemin de la gare, qui n'est pas loin. Vous y arriverez à temps pour un train qui va partir ce soir. Vous prendrez et paierez un billet de troisième classe pour Rome ; car, si vous ne vous y rendiez pas tout de suite, vous arriveriez trop tard et vous ne pourriez plus voir le Pape... »

J'avais à peine eu le temps de me reconnaître que l'étranger tournait déjà le coin de la rue ; je n'avais pas même songé à lui demander comment il pouvait savoir que j'allais à Rome pour voir le Pape... Je me levai, le repos m'avait rendu un peu de forces ; j'entrai dans le restaurant et j'étais étonnée de manger si bien et d'avoir retrouvé tant d'appétit. J'arrivai à la gare au moment où le train allait partir, je n'eus que le temps de demander mon billet de troisième classe pour Rome. Je ne savais pas ce que cela coûtait ; avec ce qui me restait de l'argent que je venais de recevoir, j'ai eu juste de quoi payer ma place. C'est comme cela que j'ai pu arriver ici la veille de votre audience.

« Tenez, madame » — ajouta Gabrielle — « je ne suis qu'une pauvre fille : je ne puis rien savoir et rien dire de tout cela : mais, voyez-vous, personne ne m'ôtera de la pensée que cet inconnu de Gênes, qui ressemblait tant à saint Joseph, c'était lui, que la Sainte Vierge avait prié de venir à mon secours ! »

Je ne revis plus Gabrielle Le Yaudet. Seulement, quelques années plus tard, de modestes petites images, portant collés dans un coin d'humbles souvenirs de Terre Sainte, nous arrivèrent d'un couvent de Jérusalem, avec un mot de sa main et un hommage de reconnaissance. Elle s'y était consacrée à Dieu : elle y est morte sans doute à l'ombre du Calvaire et elle est allée chercher au ciel, près de saint Joseph et de Pie IX, le secret des merveilles qu'avait méritées sa foi admirable et qu'elle attribuait à leur pouvoir et à leur intercession.

TROUVAILLES ET CURIOSITÉS

LA SUPERSTITION POLITIQUE

Sous ce titre, parut le 20 mai 1888, *dans le* Fremden-Blatt *de Vienne (Autriche), l'anecdote suivante ; nous traduisons sur le texte même :*

De tous temps, la superstition politique a eu de nombreux adeptes en France. En ce moment le Conte astrologique suivant fait son tour de France : « *Anno Domini* 1585, parut à Lyon, chez le libraire Jean Stratius, un recueil d'astrologie, à la manière des prophéties de Nostradamus. Un journal belge prétend avoir découvert dans ce vieux bouquin, dont Bruxelles possède un exemplaire dans la bibliothèque de l'Etat, la prophétie suivante concernant les « Trois Bo » :

> Tu dois vivre et mourir, ô Gaule, soubs *trois Bo.*
> Deux siècles, sous Bo I, tu haulseras, ô Gaule.
> Tu corseras Bo II, ains te feras lambeau.
> Puis soubs mitron Bo III, Bis Clem clora ton rôle.

Les astrologues politiques français modernes font rapporter cette prophétie aux trois dynasties des Bourbons, des Bonaparte et de... Boulanger ! Sous les Bourbons — Bo I, — la France, en effet, n'a cessé de croître en puissance et en étendue, pendant deux siècles, de 1589 à 1789. Les Bonaparte, les Corses, — Bo II — ont amené l'invasion et la chute.

Avec Bo III, Boulanger, le mitron, la France pourrait bien avoir fini son rôle, grâce à Bismark (qui a payé et déchaîné le Kulturkampf en France) et à Clem — enceau qui, après une nouvelle guerre malheureuse avec l'étranger, fomentera une seconde Commune. C'est ainsi que prophétise, *Anno Domini* 1585, Jacques Molan, docteur en droit et avocat bien nanti au tribunal de Mâcon ; nous lui laissons la responsabilité de ses prédictions.

On avouera que, pour avoir été inventée ou retrouvée, il y a dix-neuf ans, cette prophétie ne manque pas d'actualité et qu'elle est bien en train de se réaliser.

Phénomènes Merveilleux

M. Henri de Parville, dans un de ses derniers feuilletons du *Journal des Débats*, parle très longuement de faits merveilleux dont il a été témoin. Ces faits, il les raconte sur ce ton badin dont les journaux très graves usent volontiers chaque fois qu'ils entretiennent leurs lecteurs de phénomènes non encore catalogués par les savants. Mais s'il les présente avec un sourire, M. Henri de Parville ne songe pas à nier leur authenticité. Son ironie est toute de façade ainsi qu'on en pourra juger en lisant le passage suivant que nous extrayons de son article :

L'autre jour, je reçus le télégramme suivant : « Wimereux, 7 heures. — Prenez gare Nord train de 5 heures. Nous dînerons à 8 heures et vous assisterez à expériences de magnétisme renversantes. » Elles sont toujours « renversantes », les expériences de magnétisme. Il fait bon à la mer. J'obéis sans peine et j'assistai à la séance du soir. Il est permis, à cette époque de l'année, de faire l'école buissonnière sans aucun scrupule et de parler des singularités du magnétisme humain. Aussi bien elles offrent souvent de l'intérêt.

Il s'agissait, dans la circonstance, de montrer l'influence toute puissante de la suggestion sur des sujets parfaitement éveillés. L'opérateur, que j'appellerai M. N..., n'a certes pas fait le premier cette démonstration ; beaucoup de magnétiseurs ont souvent produit les mêmes résultats, mais peut-être pas toujours avec la même netteté.

M. N... a agi, comme presque toujours, sur des sujets « préparés » et sur des individus quelconques. Je laisse de côté les expériences sur les sujets préparés, qui peuvent prêter à critique. Voici un petit jeune homme débarqué sur la plage la veille. On lui serre les deux jambes avec une corde. On lui commande : « Marchez ! » Il essaye vainement. Tout à coup la corde se rompt et le sujet marche. Au bout d'un instant : « Votre bras se raidit, vous ne pouvez plus le plier. » Et le petit jeune homme étonné cherche en vain à plier son bras : le bras est raide comme du fer. « Marchez. — Vous boitez. — Non. — Si ! » Et, en effet, la jambe droite, à son tour, se raidit.

Le jeune homme, tout rouge, demande qu'on lui rende l'usage de son bras et de sa jambe, ce qui se fait par ordre en moins d'une seconde.

« Compère », dit quelqu'un. « Eh bien, monsieur, puisque vous êtes sceptique, veuillez ramasser cette pièce de 5 francs que je place sur la table ; seulement, je vous préviens qu'elle va devenir tellemment lourde, qu'il faudrait trois hommes pour la soulever. » Le monsieur interpellé sourit et prend la pièce d'argent. Stupéfaction générale. Malgré tous ses efforts, il ne peut la détacher de la table. Un autre essaye, un troisième : même insuccès. On dirait que les muscles obéissent au magnétiseur et, selon sa volonté, perdent toute puissance.

Un autre tout jeune homme de quatorze ans succède au premier. « Tu vas aller, dit M. N..., jusqu'à la porte en face... Tu reviendras doucement. Tu t'arrêteras exactement au point où je fais cette croix à la craie, et je te défie de lever les deux pieds ; tu seras collé au plancher. » L'enfant va et revient. Mais, arrivé devant la croix, il hésite, oscille et s'arrête. « Allons, lève les pieds. — Alors, retourne en arrière. » Aussi impossible que d'aller en avant. Le sujet est bien collé, ce qui, naturellement, provoque le rire de l'assistance. On l'oblige ensuite à s'asseoir, avec ordre de ne plus pouvoir se relever. Et il en est ainsi. Tout cela est amusant à voir.

A l'état de sommeil magnétique, ces phénomènes sont communs. Mais ici, il importe qu'on le remarque bien, on agit par suggestion à l'état de veille, et il est vraiment curieux de voir une personne, la première venue bien souvent, obéir complètement à cette suggestion, c'est-à-dire à la pensée qu'on fait naître chez elle et qui détermine l'acte physique. Beaucoup d'expérimentateurs estiment que, sur cent personnes, il s'en trouve, dans certains milieux, jusqu'à quatre-vingts et plus sensibles à la suggestion à l'état de veille La suggestion affecte, du reste, des formes différentes et individuelles. Tel sujet, dont les muscles n'obéiront pas à la première sommation, sera sous la dépendance d'une autre suggestion. « Vous rougissez, monsieur. — Mais non, je vous assure. » Et plus on le lui dit, plus le visage devient rouge. On se pique le doigt, le sang coule. On a quelque peine à arrêter le sang. « C'est pourtant facile, dit un suggestionneur. Comptez dix secondes, et ce sera fini. » Et il en est ainsi.

« Vous toussez, mademoiselle. — C'est nerveux, je n'ai plus de salive. — Regardez-moi bien ». Au bout de cinq minutes, la salive arrive avec tant d'abondance qu'il faut avoir recours à un mouchoir pour arrêter le flux. La suggestion agit sur la circulation du sang, sur les secrétions. Du reste, l'animal aussi est sous la dépendance de la suggestion : quand le chien, par exemple, sent à sa portée un bon rôti, est-ce que la bave ne coule pas de sa gueule ?

On a beaucoup ri quand M. N... a fait l'expérience suivante, qui n'est d'ailleurs pas inédite. Il prit le bras d'une jeune fille et le fit tourner comme un moulin à vent, d'abord doucement, puis plus vite. « Maintenant, Mademoiselle, essayez de vous arrêter : vous ne le pourrez pas ». Et, en effet, le bras tournait toujours en cadence. « Comédie ! » crie quelqu'un de l'assistance. — « Voulez-vous essayer, Monsieur ? » Et un second bras se mit à tourner. « Et vous aussi ? Tentez donc l'expérience. » Au bout de quelques minutes, cinq ou six sujets, grands et petits, fendaient l'air de leurs bras. On eût dit d'aéronefs prêts à s'envoler. Cette expérience ne doit pas durer, car elle est fatigante, et comme chaque sujet ne s'arrêterait pas de

lui-même, il faut y mettre fin par un commandement brusque.

Il est un autre tour que j'ai vu exécuter ailleurs. On peut littéralement conduire par le nez certains sujets sensibles (1). Attention ! On dit au sujet : « Vous allez vous sentir tirer par le bout du nez ; laissez-vous aller, pour que vous n'éprouviez pas de mal. » Et après quelques instants, le sujet suit l'hypnotiseur partout ; il a beau s'accrocher aux meubles : toute résistance est inutile. Le nez va de l'avant et suit pas à pas l'opérateur. Et pourtant le sujet n'est nullement endormi, car il se rappelle ensuite tout ce qu'il a fait. Je n'ai pu résister, dit-il, tout stupéfait.

Tout le monde sait que l'on fait croire tout ce que l'on veut à une personne hypnotisée ; on lui montre en plein hiver, au coin du feu, des roses, des fleurs quelconques sur les plantes, des papillons, des scènes de plaisir ou de drame ; on la voit sourire de contentement ou les traits altérés témoigner d'une frayeur subite. Ces sortes d'autosuggestions sont beaucoup plus difficiles à obtenir à l'état de veille. Cependant, on y parvient. On a raconté l'histoire très authentique, paraît-il, de ce curé de campagne auquel on finit par faire voir son évêque à la fin du dîner. « Le reconnaissez-vous ? » lui demanda-t-on. — Oh ! oui : c'est bien Monseigneur, habillé comme pour la confirmation ! » Et ce ne sont pas là, malgré toute apparence, des contes à dormir debout.

M. N... a répété devant nous, mais sur des personnes non endormies et choisies au hasard les phénomènes d'illusion des sens, de l'odorat et de la vue, si connus dans l'état hypnotique. Il a fait respirer des odeurs imaginaires à Mme D..., à Mlle R..., à M. P... — Ce parfum vient de Grasse, Madame : est-il assez fin ? — Oui. Odeur exquise de violette. Or, on lui mettait sous le nez du vinaigre. — Et ce flacon, c'est du mimosa ? — Réponse : Oui, ou du genêt d'Espagne ! — Il est de fait que les deux parfums se ressemblent un peu. Or, il s'agissait de verveine, etc. Illusions du toucher. « Ne touchez pas à ce morceau de fer, dit-on à Mme D... ; il est trop chaud et vous brûlerait. Le morceau était parfaitement froid. « Touchez légèrement. — Mais il est trop chaud ». Et cette fausse sensation fut éprouvée par quatre personnes sur neuf. Singulière, vraiment, la machine humaine.

M. N... a encore fait l'expérience suivante, qui a couronné son succès. Il a pris un diabolo, un « diabolo magique ». Celui-là, suggéra-t-il, tourne indéfiniment et le double cône, envoyé dans la pièce, va se poser délicatement, comme une mouche, sur le nez des invités. Une fillette de onze ans, Mlle J..., servait de sujet sensible. Elle vit, en effet, le petit double cône voler doucement dans la pièce, comme les violons des Davenport, se poser délicatement sur les uns et les autres et reprendre sa course, paisible et bien ordonnée. « Tenez, tenez, dit-elle, le voici sur ma mère. » Et elle parlait avec une telle conviction que l'on ne pouvait s'empêcher d'applaudir. — « Mais elle ne sait ce qu'elle dit ! s'écrie un petit gamin récalcitrant. — Tu regardes mal, mon enfant, dit M. N... en le fixant dans les yeux. Regarde bien... — Ah ! mais oui, je vois maintenant... Comme c'est drôle... » Et bien entendu le diabolo était inerte entre les mains de l'opérateur.

Etrange puissance de l'imagination. Comme on le disait autrefois, un sugestionné peut voir dans le vide tout ce que l'on voudra. Nos sens sont bien trompeurs.

On n'ignore pas que la suggestion est entrée dans la thérapeutique et qu'elle a assuré souvent des guérisons inattendues.

Il ne faudrait pas qu'il restât dans l'esprit, après cet exposé sommaire, que chacun peut être exposé au mauvais tours des suggestions à l'état de veille. Les phénomènes ne sont pas si faciles à produire qu'on pourrait le croire d'après ce qui précède. Il faut beaucoup d'entraînement de la part de l'opérateur, et le plus souvent une constitution très spéciale du sujet. En essayant avec certaines personnes, on parvient cependant assez vite à contrôler l'exactitude de la plupart de ces faits. Mais pour quelques réussites, que d'insuccès. En ce moment, sur les plages du Nord, le jeu à la mode, c'est avec le diabolo, le grand désir de suggestionner son prochain. C'est aussi une nouvelle manière de flirter avec succès.

Tous ceux qui suivent ces questions spéciales savent bien que les magnétiseurs et les hypnotiseurs ne s'accordent nullement sur l'origine de ces phénomènes singuliers. Depuis Braid, chirurgien écossais, qui découvrit l'hypnotisme, la querelle a été en s'accentuant. L'hypnotisme n'est nullement le magnétisme, et réciproquement. Le sommeil hypnotique est produit simplement par la contemplation d'un objet brillant disposé entre les deux yeux et souvent par simple suggestion. Les magnétiseurs affirment qu'ils disposent d'une émanation, d'un fluide qui s'échappe de leur corps. Nous ne discuterons pas toutes les hypothèses proposées, ce qui nous entraînerait un peu loin. Nous sommes nettement de l'opinion des magnétiseurs. Magnétisme et hypnotisme font deux. Sans multiplier les preuves, nous voudrions simplement citer des expériences éminemment curieuses et qui tendent bien à prouver l'influence spécifique individuelle de l'homme sur l'homme. Elles sont toutes modernes et étaient ignorées de Mesmer, de Puységur, de Dupotet, etc.

Leur point de départ remonte à une découverte de M. le docteur Moutin, de Boulogne-sur-Seine. Un jour de l'année 1878, le docteur Moutin se promenait aux environs d'Orange (Vaucluse), avec un ami. L'ami, M. A. de M..., se pencha au bord d'un fossé pour examiner un insecte. Involontairement, M. Moutin le

(1) *Annales des Sciences psychiques*. Novembre 1906.

retint en appliquant la main droite près de la nuque, sur l'épaule. M. de M... se retourne brusquement. « Vous me brûlez, dit-il, avec votre cigarette. — Je n'ai point de cigarette. — Alors, que signifie ? « On recommença l'expérience. Même brûlure. Mais au moment où la main de M. Moutin quitta l'épaule, M. de M... chancela, et il serait tombé s'il n'avait été soutenu à temps.

M. Moutin, très surpris du phénomène, étudia cette action de la main sur une cinquantaine d'individus quelconques. Sur ce nombre, une trentaine présentèrent le même phénomène que M. de M... Il fut ainsi reconnu qu'un sujet peut être influencé par l'apposition des mains au moment où il s'y attend le moins. On lui applique légèrement les deux mains ouvertes sur les omoplates, près de leur bord spinal, les doigts aboutissant vers le tiers intérieur de la fosse sous-épineuse. Le plus souvent, après trente ou quarante secondes d'imposition, le patient non prévenu éprouve une sensation de chaleur assez vive qui se propage sur tout le dos, ou, au contraire, un froid glacial. Parfois, aucune impression ne se produit tant que les mains restent appliquées ; mais si le sujet est impressionnable, au moment même où l'on retire les mains, il se sent fortement attiré en arrière, et l'attraction est souvent si soudaine et si irrésistible qu'il en perd l'équilibre et tomberait tout d'une pièce, si l'on ne se hâtait de le soutenir. Ce qui est tout à fait surprenant, c'est que le phénomène d'attraction se produit ainsi sans contact, quand on présente les mains vis-à-vis des omoplates, à une distance qui peut varier entre quelques centimètres et plusieurs mètres (1). Les recherches ultérieures ont montré à M. Moutin que toutes les personnes qui réagissent ainsi sous l'influence de l'application de la main étaient toutes impressionnables à des degrés divers.

Le procédé présente des avantages, car il permet de diagnostiquer le degré d'impressionnabilité des individus ; il donne le moyen de développer les phénomènes magnétiques d'une manière rapide et efficace. Le sujet reste éveillé si l'on veut, mais obéit ensuite à toutes les suggestions. On peut l'endormir complètement en lui appliquant ultérieurement une main sur le front et l'autre sur l'occiput. Ce procédé sommaire n'entraîne plus les complications de la méthode ordinaire : les passes magnétiques, la fixation du regard, etc. Ce qui est ici surtout intéressant, en dehors de la singularité des moyens mis en jeu, c'est que l'on obtient à l'état de veille les contractions, paralysies, anesthésies, hyperesthésies, suggestions diverses. Nous avons vu employer la méthode du docteur Moutin à Wimereux. Elle est vraiment bien curieuse et susceptible de variantes amusantes. On peut par exemple, après imposition des mains sur les omoplates d'un sujet très nerveux, en faire sa chose au point qu'il obéit aux suggestions mentales. On l'a obligé ainsi à chercher des objets cachés, à sortir de la pièce, à ramener un ami, à jouer aux échecs, etc. Nous n'en finirions pas si nous rappelions tous ces faits tout au moins singuliers.

On nous dira que ce sont là des affirmations très graves ; actions à distance, transmissions de pensées, etc. Evidemment, chacun a le droit de rester sceptique. Le mieux, en pareille matière, ce n'est pas de nier stérilement, c'est de voir et de contrôler soi-même. Par temps de pluie, on passera ainsi des soirées intéressantes.

HENRI DE PARVILLE.

(1) On lira l'exposé de ces faits extraordinaires dans le livre extrêmement intéressant que vient de publier M. le docteur Moutin : *Le Magnétisme humain ; l'Hypnotisme et le Spiritualisme moderne.* — Perrin et Cie.

LES DEUX CARDAN

MÉDIUM, OCCULTISTE ET ASTROLOGUE (1)

Lombroso a bien fait ressortir l'importance des considérations présentées par Cardan en pareille matière : « Il expose, dit-il, les observations les plus justes et les plus curieuses sur les phénomènes du rêve, dit par exemple que les grandes souffrances physiques ont une action moins énergique, les souffrances légères une action plus énergique, fait récemment confirmé par De Sanctis ; que les idiots n'ont jamais de songes complexes et que les rêves chez eux se réduisent à des *idola* ; que les fous rêvent extraordinairement beaucoup ; que dans le rêve, comme sur la scène, les idées se succèdent innombrables en un temps très bref ; enfin (et l'observation est des plus vraies) que les hommes ont des songes ou bien tout à fait analogues ou bien tout à fait contraires à leurs habitudes... » (*Nuove studii sul Genio,* 1901, I, p. 116-17).

Comme exemple, on peut citer ce rêve de Cardan où, dans l'espace d'une heure, il s'est trouvé agir dans une série de villes différentes, très éloignées les unes des autres. La succession des faits peut être bien plus rapide encore ; les exemples en abondent.

Les songes révélateurs et prémonitoires ont été fréquents dans la vie de Cardan, à côté d'autres phénomènes prémonitoires, et, comme le remarque Lombroso, des phénomènes proprement médiumiques et spiritiques.

Rivari en cite ces exemples : En 1540, Cardan, cheminant dans la Via orientale, eut l'inspiration de passer du côté gauche de la rue au côté droit, sans raison plausible ; à peine arrivé de l'autre côté, le

(1) *Suite.* Voir les numéros des 1er et 15 avril, 1er mai, 1er et 15 juin, 1er juillet et 1er août 1907.

balcon d'une maison très haute s'écroula et, s'il ne s'était déplacé, il eût été infailiblement écrasé.

Peu après, monté sur une mule et très pressé, il avait devant lui une voiture qu'il voulait dépasser en prenant la droite; l'idée lui vint subitement que la voiture pouvait verser, et malgré sa hâte, il s'arrêta, et la voiture versa.

Une autre fois, il faillit se noyer dans le lac de Garde, pour n'avoir pas tenu compte d'une sorte de terreur qui l'avait saisi au moment d'entrer dans l'eau.

D'autres phénomènes médiumiques et spiritiques ont été signalés plus haut. Il nous reste à donner quelques exemples de ses rêves prémonitoires. Avant de les narrer, il rappelle lui-même une série de rêves prémonitoires, arrivés à d'autres, et parmi eux celui du fils du Dante; ce dernier cherchait en vain un livre de son père (*le Paradis*) et ne parvenait pas à le trouver; son père lui apparut en songe et lui désigna l'endroit où il était, et il l'y trouva.

« En 1547, à Pavie, dit Cardan, en plein été, mon plus jeune fils Aldo était malade à mourir; je fus avisé en rêve qu'il était en grand péril. Je me sentis défaillir et me réveillai; à ce moment même la domestique vint vers moi, disant : Levez-vous, je crois qu'Aldo va mourir. — Qu'a-t-il? A-t-il peut-être les yeux convulsés? — Elle ne répondit rien. Je me levai et lui administrai une poudre faite avec des perles et des gemmes, en laquelle j'avais grande confiance. Il la vomit. Je lui en donnai une nouvelle dose qu'il garda; il s'endormit, transpira et se trouva guéri au bout de trois jours. — De pareils événements n'arrivent qu'aux hommes de bien, possédant la foi en Dieu, sages dans leurs conseils et adroits dans l'action... »

Un autre songe prémonitoire lui apprit la mort de son ami Alciato, en 1548. Une autre fois, il annonça, sur la foi d'un songe, que la forteresse de Saint-Elme était tombée entre les mains des Turcs; le fait se vérifia.

Nous ne quitterons pas ce chapitre des songes sans donner le plus célèbre de tous, reproduit d'ailleurs par Lombroso, Rivari et bien d'autres. Voici la narration de Lombroso : « C'était en mai 1560. Cardan avait alors cinquante-deux ans. Son fils avait été condamné publiquement pour empoisonnement (de sa femme). Aucun malheur ne pouvait frapper plus au vif l'âme déjà exaltée de Cardan. Il aimait son fils avec toute sa tendresse de père, comme l'attestent les vers sublimes : *De morte filii*, dans lesquels on voit l'empreinte de la véritable passion. Il l'aimait encore par orgueil, car il en espérait un petit-fils qui lui ressemblât.

... « Ainsi accablé, je cherchais en vain une distraction dans l'étude, dans le jeu : en vain je me mordais, je me frappais les bras et les jambes. C'était ma troisième nuit d'insomnie; deux heures à peine me séparaient de l'aube. Je voyais bien qu'il ne restait plus qu'à mourir ou à devenir fou. Aussi, je suppliai Dieu de m'arracher entièrement à cette vie. Et voici que, contre mon attente, le sommeil s'empare de moi, et j'entends en même temps une personne s'approcher de moi. Les ténèbres me cachaient sa vue, et elle me disait : Pourquoi t'affliger au sujet de ton fils? Porte à ta bouche la pierre précieuse que tu gardes suspendue à ton cou et tant que tu la tiendras ainsi, tu n'auras aucun souvenir de ton fils. A mon réveil, je me demandai quel rapport pourrait exister entre l'oubli et une émeraude : mais comme il ne me restait d'autre ressource, je me rappelai les paroles sacrées : *Credidit et reputatum ei est ad justitiam*; j'introduis dans ma bouche l'émeraude, et voici que, contre toute espérance, tout ce qui pouvait me rappeler mon fils s'évanouit de ma mémoire. Il en fut ainsi pendant un an et demi. C'est seulement pendant mes repas, ou mes leçons publiques, alors qu'il m'était impossible de garder dans ma bouche la pierre précieuse, que je retombais dans mon ancienne douleur. » Naturellement ce fait est interprété par les modernes comme une simple auto-suggestion très puissante.

Cardan était persuadé qu'il était en rapport, comme son père, avec un génie ou esprit familier. C'est à ce génie qu'il attribuait d'avoir pu apprendre les langues avec une si grande facilité; c'est lui qui lui donnait, dans ses rêves, des avis utiles, lui dévoilait l'avenir, lui indiquait les remèdes à ses maux, le consolait dans le malheur, etc. Ce démon familier ne devint qu'à un âge avancé son compagnon constant. «Je fus longtemps convaincu, dit Cardan, que j'avais un génie avec moi, mais je n'arrivais pas à comprendre comment il pouvait me renseigner sur les événements futurs, car je connaissais et voyais ces choses, dans tous leurs détails, avant qu'elles n'arrivent... »

Par moments il eut des doutes sur la réalité de cet esprit protecteur, et se demandait alors si son âme n'était pas d'une nature particulière lui conférant une quasi-immortalité.

Cardan a eu un phénomène de stigmate des plus intéressants. En février 1560, quand il était professeur à Pavie, il aperçut, en regardant par hasard sa main, l'image sanglante d'un glaive vers la racine de l'annulaire droit et en éprouva une vive frayeur. Le même soir, il reçut un message de son gendre lui annonçant que son fils Jean-Baptiste avait été incarcéré. Pendant cinquante-trois jours, cette image se mit à grandir le long du doigt, et le dernier jour elle arriva à l'extrémité, rouge comme du feu. Il ne savait que penser d ce prodige. Or, cette nuit même, son fils fut décapité

Le lendemain, l'image commençait à s'effacer et au bout de quelques jours il n'en restait plus de trace.

Dans les derniers vingt jours, se trouvant à étudier dans la bibliothèque, Cardan avait entendu comme la voix d'un pénitant se confessant et des paroles commisératives. Il sentit son cœur se briser et sortit de la bibliothèque ; rencontrant quelques-uns des Palavicini, il s'écria : « Hélas ! il sait que sa femme est morte et il a confessé son crime, et il sera condamné à mort et décapité ! » Il courut vers la place publique et rencontra à mi-chemin son gendre qui lui dit : « Où vas-tu ? » et il répondit : « Je crains que Jean-Baptiste ait tout avoué concernant la mort de sa femme. — Ce n'est que trop vrai, dit le gendre ». Sur ces entrefaites revint inopinément un messager qu'il avait envoyé aux nouvelles et qui lui raconta en détail tout ce qui était arrivé.

Dans son ouvrage *De utilitate ex adversis capienda* Cardan, après avoir dans le chapitre *De luctu* exhalé d'une manière éminemment touchante sa douleur paternelle, a écrit sur le cas de son fils une expertise digne du psychiâtre le plus distingué, faisant ressortir ses tare morphologiques et physio pathologiques, telles que rachitisme, barbe clairsemée, syndactylie du pied droit, bégaiement, nyctalopie, nystgamus, témoignant de sa dégénérescence, etc. Le savant reparaît au milieu de la plus intense douleur.

Dans le cours de cet article, nous avons vu que Cardan avait une vive prédilection pour l'astrologie. « L'étude de l'astrologie, disait-il, est belle par elle-même et fait voir les rapports qui lient les choses terrestres aux célestes ; elle permet, en outre, de prévoir l'avenir et de se prémunir contre tout mal. » Il était persuadé que les astres exercent une action puissante sur les événements et les destinées humaines. Il rapportait aux astres les faits importants de sa vie, ses tribulations, la nature de son tempérament, etc. Ainsi il affirme, entre autres, que son élection comme recteur, son mariage, son doctorat, son entrée au collège, et bien d'autres événements de sa vie, se sont produits dans la même position de la Lune, et ce pour une raison occulte, difficile à pénétrer. Dans le traitement des maladies, chez les autres et chez lui-même, il tenait toujours compte de la situation des astres. Ajoutons seulement qu'il a quelque peu exagéré l'influence des astres, en l'appliquant à tous les détails de la vie de chaque jour.

Il faisait des horoscopes et eu la malencontreuse idée de faire, entre autres, celle du Christ. Il faillit le payer cher ; elle lui coûta plusieurs mois de prison.

Dans sa vie, qu'il écrivit à l'époque de sa vieillesse, il prédisait le jour précis de sa mort ; et il mourut effectivement à la date indiquée. On a raconté qu'il se laissa mourir de faim pour ne pas dépasser ce terme établi astrologiquement. Bertolotti a montré (*I testamenti di Cardano*, 1888) que cette légende n'a aucun fondement. Il est probable que ce pauvre grand homme a été la victime de plus d'une légende et que sa mémoire en a beaucoup souffert comme il est arrivé à beaucoup d'autres.

(*Fin*) Dr Lux.

La Boîte aux Faits

RÊVES PRÉMONITOIRES

Mme Henry, 39, rue de Solférino, à Billancourt, qui, dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*, confirmait les faits rapportés par Albéric Second, à propos de la romance du roi Henri III, me racontait, il y a quelquss semaines, les deux rêves suivants :

« Ma grand'mère maternelle, qui habitait le grand-duché du Luxembourg, avait un frère que ses affaires obligeaient à voyager beaucoup, et à s'arrêter souvent dans de petites localités.

« Or, une nuit, ma grand'mère vit son frère en rêve. Il suivait une route que la dormeuse reconnut pour mener à un petit village, peu éloigné de l'endroit où elle se trouvait. La route était plantée d'arbres, de chaque côté, et ma parente entendit très distinctement le bruissement des feuilles. Puis, elle vit entrer son frère dans une auberge. Peu après, elle perçut ce cri : — « Anna, Anna, viens à mon secours ; on m'assassine ! » Elle vit, en effet, son frère frappé par les tenanciers de l'auberge, tomber mort, et ceux-ci, après l'avoir dépouillé, l'enterrer sous le fumier.

« Le lendemain matin, ma grand'mère, ayant gardé très distinctement le souvenir de ce rêve, alla trouver le commissaire de police, qui était un de ses amis. Elle le mit au courant des événements, et le supplia de la faire accompagner jusqu'à l'auberge. Le commissaire acceda assez facilement à ses prières. Accompagnée de deux gendarmes, ma grand'mère reconnut parfaitement la route de son rêve ; elle retrouva l'auberge également. Quand le groupe eut pénétré dans la grande cour, ils virent une femme qui à leur vue, s'écria : « Mon Dieu, nous sommes perdus ! »

« Tous trois se dirigèrent, sans dire un mot, vers le trou au fumier, et y découvrirent le corps du malheureux assassiné.

« Les assassins ont passé en justice, ils furent condamnés à mort ; l'auberge fut rasée, et on trouva plusieurs cadavres enterrés dans la cour. »

⁂

L'autre rêve, continue Mme Henry, m'est arrivé à moi personnellement :

« Une nuit, en rêve, je vis mon père couché dans sa bière. Je me réveillai tout en larmes, mais je ne voulus pas attacher trop d'importance à ce songe. En effet, deux jours après, je reçus de mon père une lettre me disant qu'il était en excellente santé et avait l'intention de venir nous voir très prochainement.

« Mes parents habitaient alors Bruxelles. Cette nouvelle me combla de joie, et j'oubliai vite mon rêve ; malheureusement, huit jours après, j'apprenais, par dépêche, que mon père venait de mourir subitement.

« Nous partîmes aussitôt, mon mari et moi, pour Bruxelles. Dès mon arrivée, je demandai à voir mon père. *Je le vis couché dans sa bière*, comme je l'avais vu dans mon rêve.

« Mon frère qui habitait Washington lors du décès de mon père, le vit également en rêve, mais le lendemain de sa mort, alors que mon frère l'ignorait encore. Il venait, lui dit-il, annoncer qu'il avait quitté la terre, qu'il était très heureux et qu'il le bénissait. Fait curieux : mon père était vêtu de blanc, et tenait sur ses bras le petit garçon de mon frère qui avait cinq ans. Or, cet enfant mourut dans l'année. »

Ces deux rêves, fort intéressants, méritaient d'être rapportés.

Mme Louis Maurecy.

APPARITION DE MOURANT

Chaque fois que ma mère rencontre dans l'*Echo* un cas de télépathie, elle ne manque jamais de me redire un cas identique qui se manifesta chez elle, quand elle demeurait à Lamotte-Beuvron, en Sologne.

Joséphine Boiseau, qui alors était sa servante, avait à Vouzon (petite ville située à quatre kilomètres de Lamotte-Beuvron) un frère qu'elle aimait beaucoup. Or, un jour, au mois de mai, vers les huit heures du soir, tandis qu'elle rangeait sa cuisine, la porte s'ouvre tout à coup, et son frère, très correctement mis, mais très pâle, apparaît sur le seuil. «Ah ! Paul», s'écria la jeune fille en s'élançant vers lui ; mais hélas ! elle n'embrasse que le vide, son frère n'est plus là.

Terriblement épouvantée et plus pâle que l'apparu, elle court conter cela à ma mère, puis elle lui demande la permission de partir sur-le-champ à Vouzon. « Mon frère est mort, criait-elle, dans ses sanglots, il est venu me faire ses adieux. » En route, elle rencontra une de ses amies qui demeurait aussi à Vouzon. Elle se rendait à Lamotte-Beuvron pour lui apprendre que son frère venait d'expirer.

Il était mort à l'heure que sa sœur l'avait vu sur le seuil de la cuisine.

Martha Machwitz.

L'ART DU DEVIN

S'il était de mode, vers le milieu du XVIIIe siècle, de se déclarer curieux de science et à ce titre, de parcourir superficiellement les connaissances scientifiques du temps pour en causer entre gens de bon ton, faut-il croire que ce désir de briller par l'éclectisme de son savoir, soit passé d'usage aujourd'hui ?

Ce serait à tort, et par une curieuse antithèse, alors qu'en cet avant-dernier siècle, tout rempli des prouesses merveilleuses des Cagliostro, Mesmer, Saint-Germain, Cazotte, etc., les chercheurs discutaient des problèmes d'aviation, de chimie et de cosmographie, dans ce siècle actuel, qui semble n'ajouter foi qu'aux lois de la science positive, nos modernes curieux mondains se passionnent pour l'expérimentation des faits, ou l'étude théorique des phénomènes troublants du psychisme. Connaître l'avenir, voilà ce qu'en dépit de leur apparent scepticisme, nos contemporains recherchent le plus et pour ce, consultent à la dérobée devins et sybilles sur la politique ou les affaires en cours. Mais cette recherche, entreprise le plus souvent par un esprit inquiet, sceptique par genre et convaincu par besoin, ne peut être considérée comme une étude sérieuse. C'est un besoin d'étancher la soif du mystère qui dévore la majeure partie des hommes, sans apporter dans l'examen des méthodes qui prétendent dévoiler l'inconnu, un esprit critique impartial qui sache distinguer l'erreur de la vérité.

On ne s'est jamais trop élevé contre les exploiteurs impudents dont les vagues connaissances, jointes à un audacieux puffisme, servent chaque jour à exploiter les âmes trop naïves qui tentent de soulever le voile du mystère de demain et se confient bénévolement au charlatanisme de ces imposteurs.

Mais, dans la réprobation légitime que provoquèrent les agissements de certains pseudo-devins, on eut trop souvent le tort de confondre les idées et les hommes et d'englober, dans un trop partial ostracisme, les chercheurs consciencieux et les exploiteurs de la crédulité publique et de nier toute faculté, parce que quelques-uns s'étaient servis de leur habileté de prestidigitateurs pour abuser la masse crédule.

Aujourd'hui, que des hommes de valeur et de savoir ont cherché à séparer l'ivraie du froment, en passant au crible de l'expérience les données et les bases de ces sciences : un revirement s'est produit ; l'audace de quelques-uns a donné du courage au grand nombre. Quoique dépourvus de toute sanction officielle, certains phénomènes dûment constatés ont donné à ces études, jusqu'alors reléguées dans le domaine de la jonglerie, une nouvelle force ; chacun a voulu examiner, étudier de plus près ces troublants problèmes.

Dès que, suivant ses aptitudes, chacun se fut spécialisé dans l'étude de tel ou tel sujet, un défaut a surgi : la confusion.

Fondant en un seul bloc les divers phénomènes de ce qu'on nomme l'occulte, chaque école a voulu en rapporter l'interprétation, l'explication à sa théorie à l'exclusion de toute autre et présenter comme connexes (pour en montrer justement l'étroit rapport avec les faits primitifs, point de départ de ladite théorie), des faits qui n'ont entre eux qu'un caractère plus ou moins grand d'analogie.

Laissant de côté les grands faits du psychisme, abordons-en l'une des branches secondaires, les sciences ou arts divinatoires.

Si un vague relent de fagot suit encore aujourd'hui celui qui s'adonne à l'étude de la chiromancie ou de l'astrologie, quelques sciences du même ordre, la graphologie et la phrénologie entre autres, prennent peu à peu droit de cité dans nos mœurs, sinon dans nos Facultés et pénètrent même parmi le gros public.

Cependant, pour en revenir à l'observation précédente, dès que ces études semblent prendre rang parmi les sciences officielles, ceux-là même qui les approfondissent tendent, d'une part, comme il a été dit, à tout expliquer par l'une d'elles ou, au contraire, veulent en faire un tout homogène, une synthèse qui ne saurait exister.

Chaque chose doit avoir sa place nettement définie. S'il est certain qu'il existe de nombreux points de contact entre ces diverses études, comme entre les multiples engrenages d'une machine de transmission, chacune d'elles conserve son autonomie, de par la particularisation de ses caractères.

Et c'est là, le point essentiel.

Par l'une quelconque de ces branches de l'art divinatoire, on peut certainement arriver à de très intéressants résultats, mais le champ d'observation se trouve forcément limité à la stricte attribution de chacune d'elles.

Par la graphologie, on pourra connaître le nom et le tempérament d'une personne, mais non, *si ce n'est par déduction*, son avenir.

La phrénologie, indiquera la *capacité* des facultés, la physiognomonie et la chirognomonie, le tempérament et les tendances morales du sujet, que le milieu pourra modifier plus tard.

Parmi les sciences divinatoires propres (celles qui ont pour but de découvrir les événements futurs) si la chiromancie annonce en gros les probabilités du destin sans pouvoir en fixer exactement la date de réalisation, l'astrologie vient compléter ces prédictions, en précisant plus ou moins le moment où ces événements probables pourront s'accomplir.

Remarquons en passant, que nous ne voulons pas ici discuter le caractère de vérité, que présentent ces études, mais, considérant leurs théories comme admises, en étudier le mode d'application.

Que demanderons-nous donc à celui que nous chargerons d'examiner la valeur personnelle ou l'avenir d'un sujet ? Naturellement, la connaissance approfondie et la pratique constante des divers arts divinatoires, la philosophie qu'on en peut tirer et les liens qui les unissent entre eux.

Voici, à ce propos, ce que nous disait un jour notre ami, le regretté professeur Félix qui, convaincu par vingt ans d'expérience et d'études, pouvait mieux que tout autre discuter sur ces questions.

« Il est absolument indispensable, à celui qui s'adonne à la pratique des arts divinatoires, d'en connaître à fond chaque branche.

« Un chiromancien, ignorant la graphologie et même l'astrologie, la phrénologie, etc..., est un devin aussi peu digne de créance, que le serait un médecin qui, se spécialisant dans l'ophtalmologie, serait incapable de diagnostiquer une maladie intéressant tout autre organe que l'œil.

« Il faut donc, et c'est la méthode que j'ai adoptée, pour formuler l'analyse d'un caractère et voir les chances de réalisation future des événements concernant un consultant, non se borner aux enseignements d'une seule science, qui ne peut fournir que des indications partielles, mais réunir en une synthèse les diverses observations que chaque branche des arts divinatoires aura pu successivement donner.

« Lorsqu'une personne vient me consulter, disait-il, c'est d'abord par la physiognomonie que je note son tempérament et par la phrénologie que je jauge sa capacité intellectuelle.

« Connaissant par l'examen de son écriture son caractère actuel, il m'est alors loisible d'examiner dans ses mains les probabilités du destin qui la menacent. L'astrologie pourra aussi préciser à quelle date s'accomplira tel événement, et c'est enfin par l'onomancie, ou connaissance des *nombres* de cette personne que je pourrai presque certainement prédire les événements qui intéressent son avenir. »

— Nous avons eu maintes fois la preuve du savoir de notre regretté ami, et quelles que soient nos restrictions, au sujet de certaines de ses affirmations, nous ne pouvons que nous ranger à son avis quant au procédé d'observation qu'il préconisait.

Crépieux-Jamin, dans son *Manuel de graphologie* (1) dit aussi : « Je dirai même avoir remarqué que les personnes s'étant exclusivement occupées de graphologie, faisaient leurs portraits moins facilement ; leurs peintures étaient plus sèches, tandis que celles qui avaient ajouté à la graphologie l'étude de l'une des sciences précédentes (chirognomonie, physiognomonie et phrénologie), ou ce qui est mieux, possédaient des notions sur chacune d'elles, avaient un choix d'expressions très riche, qui leur permettaient de donner à leurs jugements un quelque chose de très gracieux et d'artistique. »

Sortis de l'indifférence et de la moquerie qu'il était jadis de mode d'afficher au sujet des arts divinatoires, nous devons aujourd'hui, dans l'intérêt même de la science, demander à ceux qui s'affirment capables de déchiffrer l'énigme du sphinx de l'avenir, les garanties

(1) Pages 13 et 14.

d'étude et d'expérience nécessaires, pour faire prendre au sérieux leurs prédictions.

Il faut aussi longtemps pour faire un bon chiromancien que pour former un excellent violoniste, nous disait encore le professeur Félix ; cet avis est le nôtre, tout au moins en ce qui concerne le devin scientifique, c'est-à dire celui qui, ayant étudié, diagnostique d'après une méthode et des règles nettement formulées. Cette distinction est nécessaire pour éviter la confusion avec le devin purement intuitif qui, ne s'en rapportant qu'à son inspiration, ne peut être rangé dans la même catégorie. Ce dernier, quoiqu'il dise et quelle que soit la valeur de ses prédictions ; n'a du graphologue ou du chiromancien que le nom. Le scientifique s'appuie sur une base ; l'intuitif s'abandonnant au courant de facultés mal définies, ne peut sortir de l'empirisme. Cette distinction doit être toujours présente à l'esprit de l'expérimentateur, car elle lui permet de s'assurer immédiatement de la sincérité d'un devin, ainsi que du procédé de son jugement.

Pierre Borderieux.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

N'y a-t-il pas des prophéties qui assurent que la proclamation de la République en Italie et en Espagne sera le signal de grands événements en France? Il serait intéressant d'être renseigné à ce sujet, car l'agitation anticléricale actuelle porte à croire que cette proclamation est possible dans un avenir peu éloigné.

L. J.

⁂

RÉPONSES

Blâmont, 30 juillet 1907.

Monsieur Gaston Mery,

Dans l'*Echo* du 1er juillet, vous demandez à vos lecteurs de vous renseigner au sujet de l'année où le mois de mai aura deux lunes différentes ; c'est-à-dire, selon que j'ai pu comprendre, deux premières lunes ou deux premiers quartiers, car les quatre époques ci-dessus ne peuvent se rencontrer.

Etant encore presqu'enfant, conduisant les chevaux à la charrue, avec un de mes oncles, celui-ci m'apprit le moyen de déterminer l'âge de la lune à toute époque de l'année, même celles passées et celles à venir, au moyen de l'épacte. Depuis, ce petit calcul m'est toujours resté présent à la mémoire.

Si mes faibles lumières (que l'on ne peut pas éteindre), peuvent vous aider à trouver la solution de la question que vous posez, je vous indique ci-après ce qui m'a été appris.

L'épacte (nombre servant à déterminer l'âge de la lune. Dictionnaire) change tous les ans au 1er mars. Ce nombre s'obtient en ajoutant à celui de l'année précédant le 1er mars, le chiffre 11, et quand ce nombre dépasse 30 on ôte 30 ; ce qui reste forme le nombre de l'épacte.

Ainsi, en 1907, l'épacte est de........	16
En 1908, le 1er mars, plus...........	11
égal, sera de...	27
En 1909, on ajoutera.................	11
Total......	38
Moins 30...	30
Chiffre de l'épacte	8

Maintenant, pour trouver l'âge de la lune, on ajoute au nombre de l'épacte les mois écoulés depuis le 1er mars, en le comptant, puis le nombre de jours du mois dans lequel on se trouve. Du total, on retranche toujours 30 s'il excède ce chiffre et le reste est l'âge de la lune.

Exemple :

Aujourd'hui, 30 juillet, l'épacte étant de 16............................	16
Mois écoulés 5........................	5
Jours du mois........................	30
Total......	51
Moins 30...	30
Reste 21 jours, âge de la lune........	21

Toutefois, la lune durant 30 jours, j'arrive quelquefois à une erreur d'un et même de 2 jours, en raison des mois de 28 et 31 jours ; mais sûrement on doit pouvoir arriver à un calcul exact par un moyen que j'ignore et que j'ai vainement cherché. Je crois donc que vous pourriez être fixé sur ce point par des savants qui ne manquent pas à Paris.

D'après mon calcul, en 1908, au mois de mai, il y aura deux nouvelles lunes :

L'épacte sera de....................	27
Au 1er mai, 3 mois..................	3
Un jour du mois.....................	1
Total......	31
En ôtant les........................	30
Restera (nouvelle lune)..............	1
Au 30 mai, j'ajoute 29 jours, puisque le premier est compté.............	29
Total......	30

Donc, le 31 mai, 2e nouvelle lune.

En 1914, l'épacte sera de............	3
Au 1er mai, 3 mois..................	3
Un jour du mois.....................	1
Total 7, 1er quartier......	7
Au 24 mai, j'ajoute 23 jours, le premier étant compté..................	23
	30
Moins......	30
	00
Le 24 mai sera nouvelle lune..........	1
Le 31, 7 jours restant du mois.......	7
Total 8 (1er quartier)........	8

Je vous livre ces renseignements pour ce qu'ils valent ; mais persuadé que vous serez à même de les faire vérifier et compléter par des personnes plus capables que moi en la matière.

Agréez, Monsieur, etc.

François Welker.

ÇA ET LA

Les Prédictions de nos Voyantes

Nous souvenant que plusieurs des voyantes que nous avions consultées à propos du 1er mai nous avaient prédit d'autres événements qui devaient se produire plus tard, nous avons cru devoir relire ces prédictions, afin de voir si certaines ne s'étaient pas réalisées.

Or, dans l'interview de Mme Kaville, nous trouvons ceci :

« Plus tard, je vois un attentat autour du gouvernement. *Achille traînant le corps d'Hector* désignerait le chef de l'Etat. Cet attentat ne causera pas de morts. »

Il nous semble que cette prophétie se trouve réalisée par l'attentat du 14 juillet, contre M. Fallières.

Quant à Mme Elise, l'extraordinaire voyante dans la flamme, elle avait déclaré :

« Plus tard, il y aura un attentat contre un personnage du gouvernement. »

Puis, quelques instants après :

« Oh ! comme le Maroc demeure inquiétant ! Que de meurtres et de pillages !... »

Les événements actuels lui donnent pleinement raison.

Enfin, voici d'un amateur, désirant garder l'anonyme, quelques prédictions pour les cinq derniers mois de 1907. Elles nous sont parvenues le *20 juillet* dernier :

« *Plusieurs graves accidents sur voie ferrée.*

« Chute d'un aérostat (personnages connus).

« Sérieuses inquiétudes au Vatican.

« Mort de M. Fallières. »

La première de ces prédictions vient malheureusement de se réaliser avec l'affreuse catastrophe du Pont-de-Cé, et celle de Coutras.

Les autres ont une certaine vraisemblance. M. Piobb, dans un récent article, déclarait que M. Fallières ne finirait pas son septennat, et Mme Henry (surnommée la sorcière du Mont-Venthoux), dont j'ai déjà parlé ici, m'assura, il y a quelques mois, qu'un très grand personnage de la République mourrait subitement dans un temps peu éloigné.

Mme LOUIS MAURECY.

Une doctoresse médium

Monsieur le Directeur,

Je tiens à vous mentionner un fait très intéressant que j'ai eu l'occasion de contrôler, il y a peu de temps.

Ayant entendu parler de Mme le docteur Jenny Liehmann, 12, rue Hégésippe-Moreau, j'allai la consulter pour moi-même. Au cours de la consultation, je lui parlai d'une de mes amies, habitant la province, et qui était assez gravement malade depuis plusieurs semaines ; Mme Liehrmann m'assura que, si j'avais de ses cheveux, elle pourrait me dire exactement son état, sans la voir.

— Je n'ai pas de ses cheveux, lui dis-je, mais j'ai précisément une lettre d'elle, reçue ce matin ; la voici.

Alors, fermant les yeux, pour se recueillir un instant, avec la lettre en son enveloppe, la doctoresse Liehrmann me décrivit, à ma grande surprise, absolument l'état exact dans lequel se trouvait mon amie, puis, ce qu'on devait faire pour l'améliorer.

Je dois ajouter ici, monsieur le directeur, que, si sceptique que je puisse être, j'ai été forcé de croire, en cette circonstance, au « Merveilleux médical », puisque mon amie, par la prescription indiquée, a été promptement remise.

Il faut dire que la doctoresse Jenny Liehrmann, étant un excellent médium psychomètre, *aura toujours une grande supériorité sur tous les médiums guérisseurs, quels qu'ils soient*, parce qu'en faisant le transfert des maladies sur elle-même, à l'aide de ses facultés médianimiques, elle peut analyser, comme médecin et ancienne externe des hôpitaux de Paris, toutes les maladies dans leurs plus minutieux détails.

C'est dans l'espoir même de rendre service à beaucoup de vos lecteurs que j'ai tenu à publier ce fait de haute importance, puisqu'ils peuvent consulter cette doctoresse à distance, en lui adressant tout simplement des cheveux, ainsi qu'elle le préfère.

Je peux même dire que la doctoresse Liehrmann doit être un médium à matérialisations (qu'elle me pardonne cette indiscrétion) parce que sur toutes ses photographies on perçoit de nombreuses têtes, plus ou moins distinctes, et presque régulièrement les chiffres $\frac{537}{3}$ qu'on peut voir à la loupe, sous sa lèvre inférieure.

Dans des projections, sur des plaques photographiques libres, qu'elle impressionne, on trouve également des tentatives de matérialisations, des noms, des hiéroglyphes.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

D. DE S.
Saint-Aubin-sur Mer (Calvados).

Prévision du capitaine de Rovigo.

« Un soir, vers la fin de mai, nous étions tous assis en rond autour de notre petit brasier, et Rovigo était encore plus en verve que de coutume. Il termina cependant l'entretien par une histoire presque lugubre, étrange, invraisemblable : « Ma belle-sœur, nous dit-il, est Irlandaise. Par conséquent, elle croit aux apparitions, et j'aime beaucoup causer avec elle, car j'adore le Merveilleux. Il y aura tantôt deux ans, j'étais en villégiature chez mon frère René, à son château de Barbazan, au fond du Languedoc. Un jour, après déjeuner, ma belle-sœur me proposa une promenade dans le parc. J'acceptai ; mais comme il avait plu, je la priai de prendre les devants, pendant que j'irais mettre des chaussures plus fortes. Quand je la rejoignis, je la vis qui faisait de grands gestes comme pour appeler quelqu'un. — Qu'avez-vous donc ? lui dis-je. — Oh ! mon Dieu ! répondit-elle, je viens de vous voir double. Je savais que vous étiez derrière moi et je vous voyais, là devant moi. C'est un présage de mort. — Vous êtes très gaie, lui dis-je. — Non, reprit-elle. Quand on a vu une personne double, elle meurt dans les deux années qui suivent. — Et quand elle ne meurt pas ? — Alors le présage n'a plus de force. — Il y a vingt-deux mois que le fait s'est passé, j'ai donc encore deux mois à vivre sous cette influence néfaste, ajoute Rovigo (1) en riant. Après ça, je pourrai faire la nique aux puissances infernales ».

« Le 15 juillet 1844... le colonel Yusuf passait devant nos rangs, suivi du capitaine Fleury. Ce dernier, arrivé à la hauteur du premier escadron, frappé de la pâleur du capitaine de Rovigo, s'arrête brusquement et lui dit : — Qu'est-ce que vous avez, Rovigo ? Est-ce que vous êtes malade ?

---

(1) On sait que Gœthe vit son propre double, longtemps avant sa mort.

— Non, répondit Rovigo ; seulement je serai tué ce soir, moi et mon fourrier Bauër, voilà !

« Le fourrier, en entendant cette singulière prophétie, fit, sur son cheval, un haut-le-corps significatif.

« — Quelle plaisanterie ! répondit Fleury. La paix va être signée. Voyez là-bas, au milieu des Marocains, le général Bedeau qui est en train de la conclure...

« (Un combat s'engagea et les Marocains furent mis en déroute).

« Le capitaine de Rovigo ramenait son escadron, sans plus songer probablement à la sinistre prédiction de sa belle-sœur, lorsqu'il arriva sur un emplacement de silos, qu'on ne pouvait traverser sans précaution. Son escadron était un peu décousu. La moitié prit à gauche des silos, l'autre moitié prit à droite, avec le capitaine.

« Cette fraction d'escadrons vit venir à elle un groupe d'environ trois cents cavaliers arabes, marchant au pas, le fusil au travers de la selle, avec les allures les plus pacifiques et ayant arboré à leur cordelette de poil de chameau la petite branche de verdure, qui servait de signe distinctif à nos auxiliaires. Les deux troupes se croisèrent, à quelques pas de distance. Puis, quand les cavaliers arabes eurent dépassé le dernier spahi, ils se retournèrent brusquement, firent sur les nôtres une décharge générale de leurs fusils, et s'envolèrent au triple galop, avant qu'on eût même songé à les poursuivre. C'étaient des Marocains égarés dans nos lignes, qui avaient eu recours, pour en sortir sains et saufs, à cette ruse de guerre. Sous leurs balles, sept spahis tombèrent, frappés par derrière. Le capitaine de Rovigo avait été foudroyé par une balle qui, pénétrant au-dessous de l'omoplate, lui avait traversé le cœur..... Un sous-officier indigène fut également tué net. Les cinq autres, plus ou moins grièvement blessés, furent rapportés au camp, et, parmi eux, le brigadier-fourrier Bauër. Il avait reçu dans le flanc une blessure qui ne paraissait pas grave. A l'ambulance, quand on l'eut pansé, il demanda : « Où est mon capitaine ? A t-il été touché ? » On essaya de lui cacher la mort de Rovigo. Dans la nuit, la fièvre le prit. Il répétait sans cesse : « Où est mon capitaine ? Je veux voir mon capitaine ». Enfin, malgré les efforts des infirmiers, il se leva, marcha jusqu'à la tente de Rovigo, vit le cadavre étendu, rentra sans rien dire à l'ambulance .. et mourut ».

(Général du Barail : *Mémoires*, p. 231.)

A TRAVERS LES REVUES

UN FRÈRE TUÉ PAR SA SOEUR A CINQ CENTS LIEUES

La *Progressive Thinker*, du 27 juin dernier, reproduit un récit du *New-York Herald*, que son auteur, Miss Marguerite Glentworth, affirme être strictement vrai dans tous ses détails.

Le lecteur doit se reporter à la date de 1899. Le Dr Mac Léan, médecin en chef de l'asile des aliénés, à B..., près de New-York, reçut à cette époque une lettre du Dr Ward, de Sud-Berwick, concernant une miss Dorothée Foraker, bien connue dans la société de Boston et de Washington, pour une charmante jeune fille. Elle venait d'être frappée de *mélancolie*. Elle refusait de manger, de parler. S'étant couchée un soir en parfaite santé, le lendemain matin, elle s'était trouvée tout à coup dans ce triste état. Le docteur demandait qu'un confrère de l'asile se rendît auprès d'elle. Le Dr Clarck s'y rendit et revint avec la belle jeune fille, dont les cheveux avaient blanchi en une nuit.

Peu de temps après son arrivée à l'asile, on recevait la nouvelle que son frère jumeau, Robert Foraker, était décédé la *même nuit* à l'hôpital du gouvernement, aux Philippines, en criant : *Dolly, Dolly, vous m'avez tué!* Dolly, c'était elle.

Pour elle, rien ne semblait plus l'intéresser. Sa mère venait la voir, elle ne la reconnaissait pas. Cependant elle trouvait encore à s'occuper en faisant de la musique et en écrivant.

Elle serait morte, il y a environ deux mois, et avant de mourir, elle aurait fait appeler le docteur pour lui remettre ses écrits où elle racontait cette nuit fatale qui lui avait fait perdre la raison.

Robert avait le tort d'écrire très rarement à sa mère et à sa sœur, et de n'écrire, quand il le faisait, que des choses insignifiantes, ce qui inquiétait fort sa famille, l'incertitude étant toujours une source d'inquiétude.

Sa mère et sa sœur habitaient une campagne très solitaire : elles passaient l'hiver de 1899 dans une vieille maison de famille située à Sud-Berwick. Le soir de la Toussaint, ils se retirèrent encore plus tard que de coutume, après avoir passé la soirée dans la bibliothèque, auprès d'un grand feu.

Dorothée pensait à la visite de sa sœur Marie, qui devait venir le lendemain avec son enfant. Sa mère était fort souffrante, surtout d'inquiétude, car Robert avait été blessé au printemps dans une escarmouche, et il était resté à l'hôpital avec la fièvre. Et Robert n'écrivait pas.

Or, voilà qu'au milieu de la nuit, Dorothée entend comme frapper à la porte d'entrée de la maison ; elle se met à la fenêtre, ne voit personne frapper, mais devant la porte se t nait une forme immobile, indécise, humaine cependant, selon toute apparence. En effet, la regardant plus attentivement, elle vit une figure, enveloppée d'une sorte de voile, la regardant et ne détournant pas un instant les yeux de dessus les siens. Et elle entendait toujours de grands coups frappés dans la porte sans que le fantôme s'en approchât.

Epouvantée, elle s'écrie sans trop se rendre compte de ce qu'elle disait : « Si vous ne détalez pas à l'instant, je vous tue ! »

Elle avait justement sous la main un revolver chargé, car elle se livrait habituellement à tous les exercices du corps, y compris le tir à la cible. Cependant, sur cette menace, un bruyant rire moqueur et un éternuement se firent entendre à son oreille. Elle ne pensait qu'à effrayer le voleur ou le farceur. Elle avait pourtant déjà reçu la réponse à une première menace, simplement en action : comme elle avait allumé un flambeau pour chercher son revolver, un souffle froid éteignait aussitôt la lumière, tandis qu'une voix murmurait dans le silence : « Quoi donc ? Crois-tu effrayer les esprits de l'air avec de la poudre et du bruit ? » Cette fois encore, ce fut un rire, mais un rire éclatant, qui la mit en fureur ; et bien que l'être qui était devant sa porte n'eût pas bougé davantage, elle tira. Aussitôt l'apparition s'évanouit, mais elle entendit une voix qui semblait lui arriver d'une grande distance : « Dolly, Dolly, vous m'avez tué ! »

Le Gérant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. Tancrède, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73